Destinataire

P.P.
CH-2034 Peseux
LA POSTE

Expéditeur :
Les Chemins de Traverse
Chemins des Carrels 11c
2034 Neuchâtel Peseux
Suisse

À la vie, à la mort

Éditorial | Barbara Minder

Quel drôle de titre pour un édito ! Faut dire qu'on a été sacrément sonnés en 2020. Pour ne rien vous cacher, comme dans moult collectifs culturels, il a souvent été question de la survie des *Chemins de Traverse*.
Survie matérielle : après le refus de soutien Covid cantonal / fédéral pour notre association ; après l'érosion de notre équipe, par nécessité matérielle ou distance physique ; après les 24 annulations de 2020.
Survie par manque de souffle. Parce que oui, faut y croire pour mener notre barque. Déjà en temps normal. Mais, dans les tourbillons que notre société à traversés ces deux dernières années, notre barque, certes solidifiée par les ans, reste terriblement frêle.

Régénération

À l'automne 2020, en séance de direction artistique, dans un sursaut de confiance Matthieu Amiguet et moi avons décidé que la thématique pour 2021 serait *Régénération*. Se donner une année pour panser les blessures, pour penser le monde. Peut-être même – n'est-ce pas un des rôles des artistes ? – pour penser les blessures et panser le monde.
Vous le lirez dans les pages qui viennent, cette régénération, elle a bel et bien eu lieu ! Même si elle n'est pas terminée et dépasse le cadre formel des 365 jours de 2021, elle a permis de ranimer le souffle. Osons le dire, redonner sens à la vie.
La vie ! Il en a été question dans notre premier événement de l'année, par le *Salon* sur l'apparition et l'évolution des premières formes de vie sur terre. Oui, parce qu'aux *Chemins de Traverse* quand on regarde dans le rétroviseur, on regarde loin.
La vie, il en a aussi été question puissance mille lors du sauvetage vital de Florian auquel j'ai participé, en route vers ma *Résidence Lettres intimes* en juin.
Et en septembre, on a célébré ensemble le passage de la vie à la mort de Jean-François Reymond, artiste qui a gravé son empreinte sur les *Chemins de Traverse*.
Et les *Résidences Dragonfly + Poèmes* ont elles aussi été marquées par des interruptions de téléphones urgents autour de parents en fin de vie. Histoires familiales intimes qui teintent la création artistique.
Dans ce projet, Lucienne Girardier Serex écrit : « La mort est là* en toile de fond* comme le noir de l'univers/ dont on ne sait s'il est fait de matière sombre*/ ou de néant *et duquel on ne raconte que les étoiles scintillantes/ que l'on nomme familièrement/ et dont on a l'impression qu'elles nous guident*/ »
Mais elle écrit aussi: « La vie se nourrit de la mort dissoute ».

Ré-je-nération

Lorsque je pense mort, je pense solitude. Même les personnes les plus entourées, au moment même du passage, se retrouvent seules. Les autres restent – dans ce « sacré silence », seuls dans leur deuil, même si notre société a développé des stratégies pour partager cette étape.
Cette solitude, moins définitive, on la retrouve dans la création artistique. Le vertige de la feuille blanche ou du silence. Aux *Chemins de Traverse*, nous essayons de rompre cette solitude de création, mettant en commun nos idées, nos inspirations pour aller là où aucun de nous ne serait allé sans l'autre, plus intelligents ensemble.
Mais cette solitude, nous l'avons retrouvée bien malgré nous, freinés que nous avons été par des mesures politico-sanitaires ou des peurs diverses.
C'est pourquoi nous avons décidé, pour ce *Rapport*, d'imager ces solitudes en laissant une grande place au « je » de ceux qui ont cheminé en 2021 sur *Les Chemins de Traverse*.
Parce qu'il nous semblait essentiel de mettre en commun nos « je » pour vivre cette régénération.
Ce *Rapport*, comme un baume à nos solitudes.
Pour penser et panser nos vies.

Mes Lettres intimes en 2021

Textes | Barbara Minder

Grâce à mes *Lettres intimes*, j'ai vécu des moments intenses en 2021. J'ai eu des partages inattendus, avec des gens connus ou inconnus, dans des lieux familiers ou non. Allons-y chronologiquement.

Les premiers mois de l'année, j'avoue que je n'y ai pas touché, à mes *Lettres*, sonnée que j'étais de l'expérience folle de la captation au Château de Cormondrèche.

Alors, en mai, je suis allée à Paris trouver Christian Leblé, mon premier lecteur. Nous avons marché à travers le XVIIIème, passé le périph, vu quelques reliques de l'intense activité liée au port de Pontoise, vu les ateliers Godillot et la gare sans rails de Saint-Ouen en pleine rénovation. Au parc Monceau, nous avons vu des fleurs jaunes et depuis le Sacré Cœur nous avons regardé la vue avec la poignée de Parisiens qui flirtaient avec l'heure du couvre-feu de 19h. Nos discussions ont porté sur la suite de l'écriture et nous avons réfléchi à la manière d'amener ces *Lettres* à la scène.

En juin, j'ai enfourché John, mon vélo électrique, pour monter à Sainte-Croix en résidence d'écriture d'une semaine. Chemin faisant j'ai rencontré un mort et j'ai appelé le 144 pendant que des motards allemands prodiguaient les premiers secours avant l'arrivée des ambulanciers. Six minutes qui m'ont bouleversée. Mon texte *Dire* a été complètement retravaillé à la suite de cette expérience. En août j'avais un appel du 144 disant que le mort est revenu à la vie, qu'il me remerciait de mon intervention et qu'il était prêt à entrer en contact. C'est ainsi que j'ai rencontré Florian.

En août, Lucienne Girardier Serex a organisé une fête dans son jardin. Là, j'ai lu quelques textes – partagés pour la première fois en direct – et j'y ai découvert le plaisir d'échanger ces émotions « en live ». Des inconnus sont venus me parler de mes textes. Sacrée mise à nu.

En septembre, j'ai bouclé le premier jet de mes *Lettres*. Christian Leblé est venu en Suisse, nous avons travaillé, notamment sur une terrasse de Lausanne, au sortir de l'enterrement de Jean-François Reymond. Lors de la *Sortie de Chantier* de cette semaine de *Résidence*, il a pris en bouche mes textes, j'y ai fait écho avec quelques notes de musique. Mes mots dans la bouche d'un homme. Mes mots avec un accent parisien. J'ai tenu le choc de l'envol, mes mots ont pris vie hors de moi.

En octobre, une amie de Florian-le-Ressuscité a organisé un cours de secourisme ; ils étaient plusieurs à se dire qu'ils n'auraient pas su que faire dans l'urgence. Nous nous sommes retrouvés, ses amis et deux personnes présentes lors du sauvetage. D'abord pour apprendre les gestes vitaux, mais aussi pour partager notre vécu particulier des événements de juin. Au soleil couchant, j'ai lu quelques extraits des *Lettres intimes* dans la fumée d'un feu, à l'embouchure de l'Areuse dans le lac de Neuchâtel.

En novembre, j'ai envoyé le texte qui lui est consacré à Michel Bühler, hommage à ce musicien-écrivain de 30 ans mon aîné, né dans le même village que moi.

En décembre, j'ai envoyé mon manuscrit au Service de la Culture du Canton de Neuchâtel qui m'avait offert une bourse d'écriture « auteur émergeant ». Nouvel envol, nouvelle mise à nu.

La prochaine étape est donc la publication. Je suis heureuse de pouvoir prendre mon temps et d'effeuiller mes textes progressivement. Je me réjouis de continuer à les partager avec d'autres, avec vous.

Manuscrit bouclé !

Huit ans. Huit ans se sont écoulés entre l'écriture du premier et du dernier texte de ces *Lettres intimes*.

Entre temps, j'ai enfanté, géré, questionné, trahi, souffert, joui, appris, louché, patienté, mangé, uriné, dormi, chialé, veillé, travaillé, nagé, klaxonné, yodlé, déménagé, répondu (parfois), baillé, fleuri, humé, imaginé et omis (quelques lettres). Bref, j'ai vécu.

Huit ans pour 26 textes, c'est long. «L» aurait pu être Lenteur. «M» Maturation.

Au début, je ne savais pas si quelqu'un lirait ces textes un jour. Aujourd'hui, je sais que je suis prête à offrir ces lignes au vent.

Sur mon chemin d'écriture, il s'en est passé des choses ! Il y a eu des amitiés renforcées. Il y a eu un mort revenu à la vie. Il y a eu des kilomètres en train, à vélo, à pied. Un rapport à la solitude chamboulé de fond en comble.

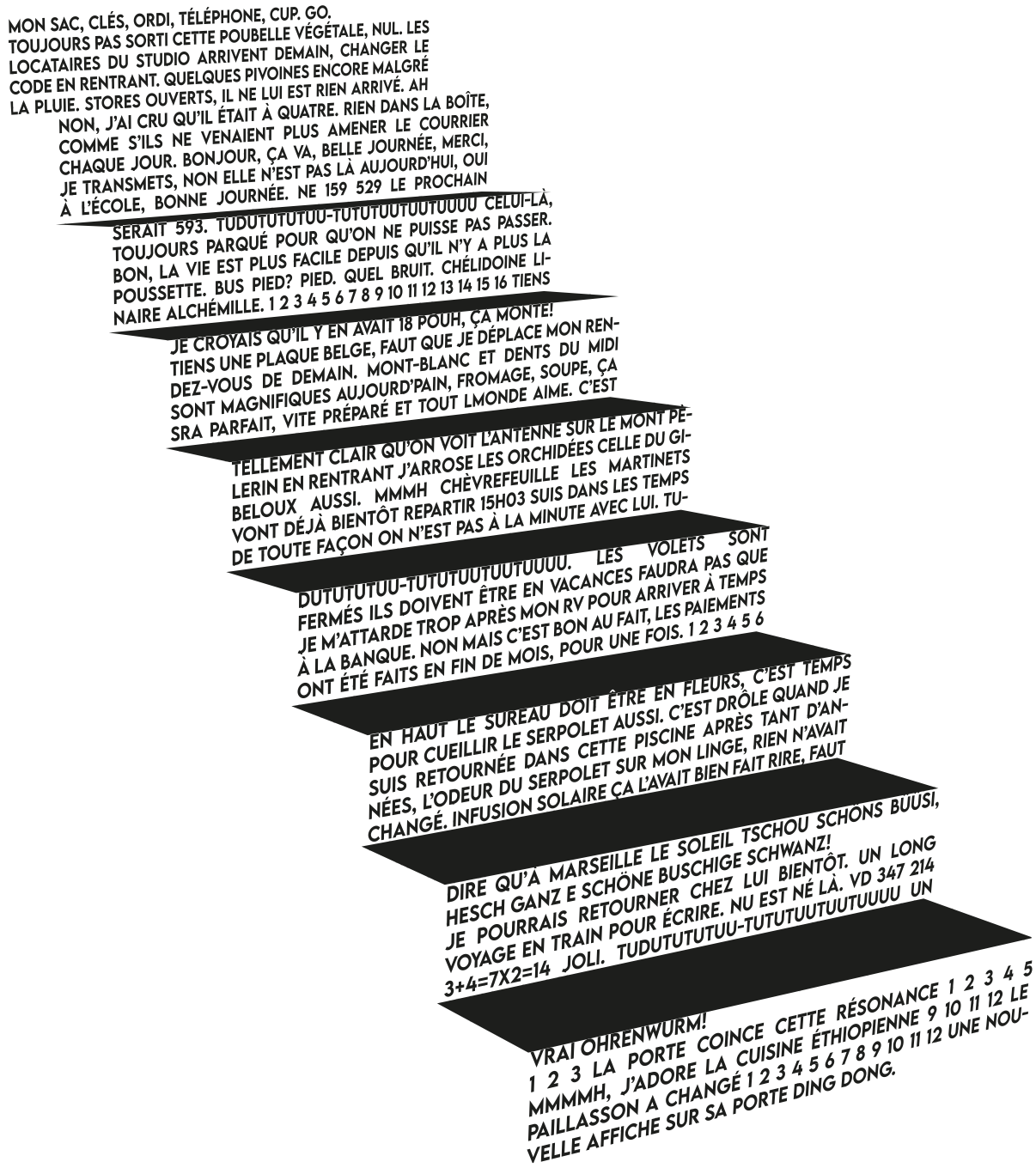
Beaucoup m'ont offert leur confiance, leurs oreilles. Leurs bras et leur maison aussi.

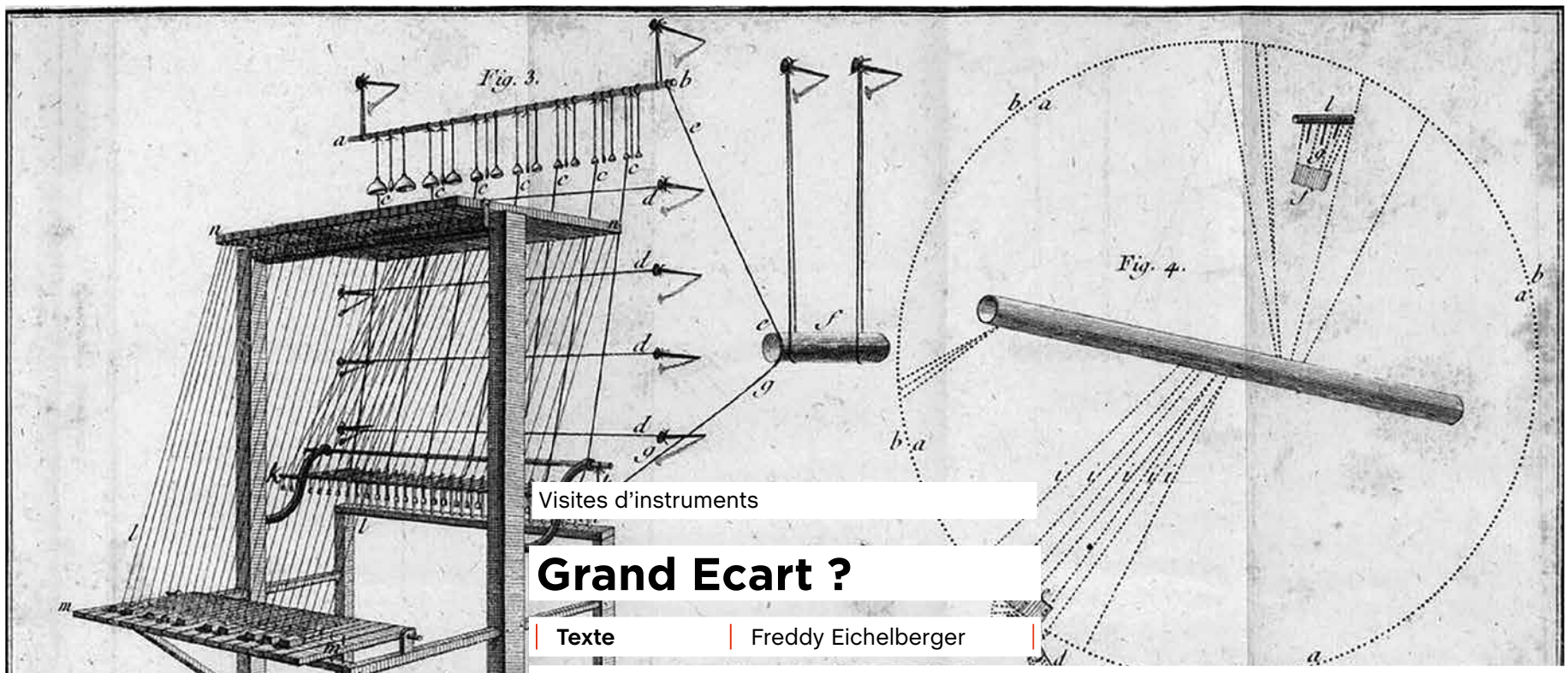
Les mots de ces *Lettres intimes* me racontent. Mais ils racontent aussi tous ceux qui m'ont façonnée, qui m'ont laissé des traces en partageant un bout de ma vie.

À vous qui tiendrez ces *Lettres intimes* entre vos mains, puissent ces lignes éveiller ici un sourire en coin, là un souvenir de votre propre vie. Comme une fenêtre qui, dans une certaine lumière, se fait miroir.

Visionner la performance au Château de Cormondrèche : inclu.re/lettres2020
Suivre le projet : inclu.re/lettresintimes

Esprit (en escalier)





Visites d'instruments

Grand Ecart ?

Texte | Freddy Eichelberger

De l'orchestre de bouteilles aux «grosses flûtes», des instruments augmentés à l'harpejji, *Les Chemins de Traverse* ont toujours aimé découvrir des instruments insolites. À l'heure où la majorité de la production musicale se fait sur ordinateur, parcourir l'espace et le temps à la recherche d'instruments saugrenus ou décalés a quelques chose d'anachronique. Et pourtant...

C'est toujours un plaisir de revenir à Neuch, retrouver ses musiciens augmentés dont l'amitié n'augmente pas moins avec les années, ses absinthes, ses vins, son lac, sa fière inscription dans la collégiale notant la date du passage à la réforme, et j'en passe !

Le prétexte était cette fois double. Aller voir et toucher la collection de clavecins de la famille Badoud, puis visiter le *SMEM* de Fribourg, musée des instruments électroniques.

Nous arrivons donc en début de soirée chez Mireille Badoud qui nous accueille chaleureusement. Après un ou deux verres de vin et un passage fulgurant vers une chaleureuse camaraderie, je suis invité à toucher les clavecins que je veux dans l'ordre que je veux. Choix aussi difficile que dans les Noëls de mon enfance, quel cadeau déballer en premier ?!!

Qu'on me permette un léger préambule pour décrire mon état d'esprit à ce moment. Actuellement la ligne des musées est de ne plus restaurer les clavecins afin de ne pas perdre les précieuses informations que l'on ne retrouve plus après restauration, mais plutôt de réaliser des copies sans toucher aux originaux. Plein de bon sens, j'adhère à cette idée, mais c'est quand même un peu frustrant pour un claveciniste. Heureusement nous avons quelques rares instruments anciens restaurés dans les décennies précédentes permettant de réduire considérablement cette frustration.

Je commence par le clavecin de Louis Denis daté de 1658. Las, il est complètement désaccordé, la météo était assez fluctuante à ce moment-là. Je perçois ainsi une ferraille d'outre-tombe, comme un spectre jouissant d'un sommeil éternel ne voulant pas être dérangé. Je l'accorde donc avec la bénédiction de Mireille. Accorder un clavecin est une merveilleuse prise de contact révélant lentement l'essence et les particularités de l'instrument. Dans le cas d'un clavecin ancien, on a la même impression que lorsqu'on essaye le matin de dérouiller peu à peu ses articulations douloureuses à partir de la soixantaine (je sais de quoi je parle !). Puis une fois la gymnastique terminée, je rejoue, et là opère une fois de plus la magie du réveil progressif d'un instrument vénérable. Plus je joue, plus la voix du clavecin est perceptible, le bois de la table résonne de plus en plus, et cet univers du XVIIe siècle que j'aime tant ressurgit. J'aurais pu y passer quelques heures mais il fallait bien découvrir les autres cadeaux !

Même genre de scénario avec le clavecin Kroll de 1770 avec quelques nuances. Le clavecin fonctionne beaucoup mieux, et je suis moins touché, tout simplement parce que les grands instruments français du XVIIIe siècle m'attirent beaucoup moins, question de goût…

Par contre, pendant et après le même protocole d'accord, je retrouve comme un ami avec le clavecin italien daté des environs de 1530. Je me suis toujours senti mieux avec les clavecins italiens, leur cordage en laiton, leur belle courbure logarithmique, leur son franc sans détours ni ambages. L'impression d'être à la maison : je traite le clavecin avec franchise et il me le rend bien. J'ai du mal à le quitter pour découvrir le dernier bijou de la collection.

Et là c'est l'apothéose. Il est décrit comme «virginal italien, environ 1575». Personnellement, j'appelle ça une épinette, non pas à cause des petits malins qui définissent le virginal comme une épinette n'ayant jamais été jouée, mais parce que ce terme me semble plutôt réservé aux instruments rectangulaires flamands ou anglais. L'instrument ici a tout de ce que l'on appelle une épinette pentagonale italienne.

Quoiqu'il en soit, c'est une merveille absolue. Ça chante, ça vibre, c'est très sonore, il a presque fallu m'en extraire de force ! D'autant plus que Mireille est parfaitement du genre à vous laisser jouer toute la nuit !

Mais les meilleures choses ont une fin et il fallait bien garder des forces pour le lendemain et la visite du *SMEM*.

C'est toujours un plaisir de revenir à Fribourg (cette délicieuse succursale du Vatican), retrouver les amis, sa fondue véritable (la vraie, pas la moitié-moitié), ses meringues à la crème double, son bilinguisme timide, son outre-Sarine.

Le *SMEM* a le mérite d'être installé dans une ancienne brasserie, c'est très bon pour l'esprit des ancêtres qui veillent sur ce lieu ! J'ai mis du temps à trouver la signification du sigle. *Santre Musical Electronique Merveilleux* ? Hélas c'est en anglais, *Swiss Museum for Electronic Music Instruments*.

Nous y allions complètement excités pour toucher et entendre la reconstitution par Guy-Philippe Ayer du premier instrument électrique de l'histoire, le «Clavessin électrique» mis au point par Jean-Baptiste Delaborde en 1759 !

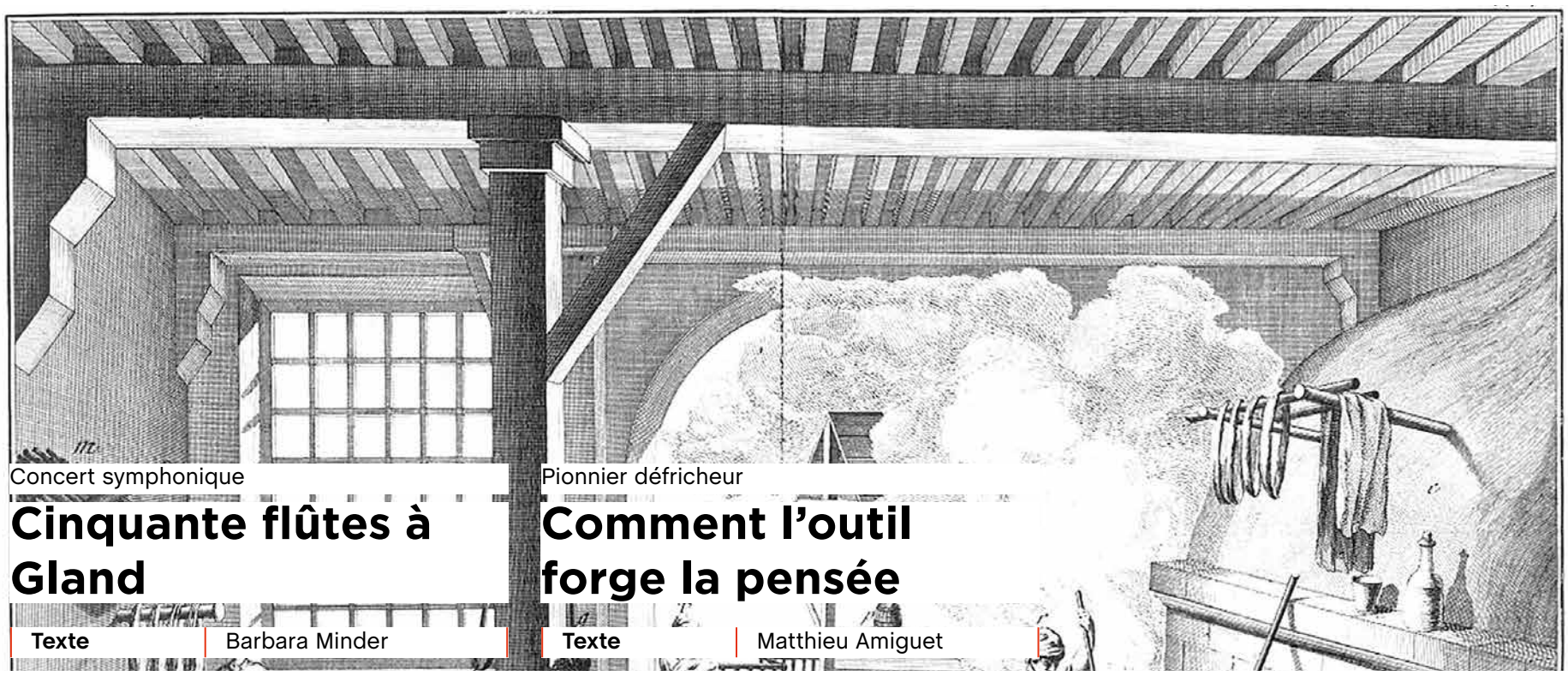
Hélas, l'instrument n'était pas en état de marche, ce sera pour une autre fois…

Par contre, ce lieu est comparable à l'atelier du père Noël ! Ce ne sont pas quelques cadeaux à déballer, mais une collection représentant quasi tous les instruments électriques ou électroniques de l'histoire, avec de doux dingues d'une gentillesse extrême qui passent leur temps à les réparer ! Et là, même pour un musée, c'est parfaitement légitime puisque nous avons les enregistrements discographiques et les modes d'emploi sans aucune rupture de connaissance.

Au fond, l'écart n'est pas si grand avec la collection Badoud, car nous avons aussi affaire à des instruments anciens. Il est possible de rejouer des musiques datant d'il y a quelques décennies avec les «vrais» instruments utilisés à l'époque. La démarche d'un musicien voulant enregistrer avec un *Clavinet* ou un clavier *Fender* originaux est-elle différente de celle d'un claveciniste recherchant une épinette italienne pour jouer de la musique vénitienne ou napolitaine autour de 1600 ?

Dans les deux cas je n'y vois que de la passion et surtout de l'amour. J'en étais bien nourri dans le train retour vers Marseille et j'en ai bien rêvé dans les jours qui ont suivi.

La collection Badoud : www.le-hanneton.ch
Le site du SMEM : www.smemmusic.ch



Concert symphonique

Cinquante flûtes à Gland

Texte | Barbara Minder

Pas courant de se retrouver à 50 flûtistes sur scène! Pourtant, c'est ce qui nous est arrivé, à Matthieu Amiguet et moi, en octobre 2021 au *La Côte Flûte Festival* à Gland (VD/CH). Au programme? Arrangements de Debussy, Ravel et Strauss ainsi que deux pièces originales pour cette formation.

L'orchestre réunissait des musiciens professionnels et étudiants académiques ainsi que trois ensembles reconnus: l'orchestre *Post Tenebras Flûtes* (Genève), l'orchestre français *Les Flûtes d'Azur* (Vence près de Nice) et *Les Chemins de Traverse*. Mis sur pied par l'imaginative directrice du festival Carole Reuge et dirigé par Mauricio Lozano, l'ensemble faisait entendre toute la famille des flûtes traversières (piccolo, flûtes en do, alto, basse et contrebasse) ainsi qu'une trompette, une batterie, une contrebasse à corde et un piano.

Matthieu était à la flûte basse et moi je partageais la flûte contrebasse avec deux autres collègues français et allemand. Et j'avoue que j'ai pris un pied géant à tenir ce rôle, complètement à rebrousse poil de ce que je joue habituellement. J'ai pris un plaisir fou à «planter des clous» tonique-dominante dans *Stac-Flat* de Roger Bourdin. J'ai adoré jouer la ligne de basse dans *La Chauve-Souris* de Johann Strauss: poser la structure des pas de danse plutôt que de faire voler les froufrous des robes par la mélodie.

Ce festival, auquel nous participions pour la première fois, nous a permis de (re)rencontrer de nombreux collègues, de voir un spectacle de flûte augmentée d'un capteur influençant le son et la vidéo projetée en fond de scène par Mélody Chua et de croiser «en vrai» Alexander Mihalic, concepteur du *Sampo*, un kit d'augmentation généraliste d'instrument acoustique, avec qui nous avions déjà eu quelques contacts par courriel.

Des rencontres importantes, d'autant plus en cette période où les rencontres fortuites sur un quai de gare ou dans des projets sont denrées rares.

www.flutefestival.ch
Extrait vidéo: inclu.re/cote2021

Pionnier défricheur

Comment l'outil forge la pensée

Texte | Matthieu Amiguet

Dans quelle mesure l'instrument joué par un musicien influence-t-il sa vision de la musique? Quelques réflexions d'un flûtiste explorant le monde de l'harpejji.

Après un bon quart de siècle de pratique régulière des flûtes traversières, j'ai décidé il y a quelques années d'explorer les possibilités musicales de l'harpejji. Passer du mélodique au polyphonique, de l'aigu au grave, du vent aux cordes, d'un instrument archi-courant à un ovni à la diffusion confidentielle... Pouvait-on imaginer un contraste plus grand?

On m'a demandé plusieurs fois comment l'ajout de l'harpejji à ma pratique musicale avait influencé ma vision de la musique. Tentative d'introspection en guise de réponse.

Vue d'avion

Un aigle plane au-dessus de la forêt. Il en voit bien les contours et son œil perçant lui permet de distinguer maints petits détails – feuilles qui bougent dans le vent, mulots courant dans les clairières. «Tu ne comprends rien à la forêt», lui lance pourtant l'écureuil. Lui connaît par cœur le réseau de branches, les fruits, les cachettes au creux des arbres. Mais en-dessous, le ver de terre rit en douce. Que peut-on savoir de la forêt si l'on n'a pas exploré son monde souterrain? Les racines et les champignons n'en forment-elles pas les vraies fondations, sans lesquelles il n'y aurait simplement pas de forêt?

J'ai été cet aigle qui joue dans le vent au-dessus des cimes. Ajouter l'harpejji à ma pratique musicale me permet d'expérimenter également la position de l'écureuil et du ver de terre. Nul doute que cela me permet d'avoir une image beaucoup plus complète, un ressenti beaucoup plus fin de la musique que je joue (même quand je joue de la flûte!).

Cette connaissance pratique de l'harmonie et de la basse, par contre, aurait pu m'être apportée par n'importe quel instrument harmonique: piano, accordéon, harpe... l'harpejji m'a-t-il aussi apporté des éléments plus spécifiques?

Isomorphie

L'harpejji fait partie du cercle très fermé des instruments dits isomorphiques. Pour comprendre ce que cela veut dire, imaginez l'expérience suivante: sur un piano, jouez le début de *Frère Jacques* en do majeur, do-ré-mi-do. Maintenant décalez votre main d'une touche vers la gauche et refaites exactement le même mouvement: vous obtenez si-do-ré-si, qui ne sonne pas du tout comme *Frère Jacques* en si majeur!

L'harpejji est isomorphique, ce qui signifie que si vous jouez une mélodie, puis que vous refaites le même mouvement en partant de n'importe quelle autre note, vous obtiendrez exactement la même mélodie (transposée, bien entendu!). Dans ma pratique musicale, cela fait que je pense beaucoup plus en termes de motifs et de formes qu'en termes de notes. Il arrive souvent que je ne sache pas exactement quelle(s) note(s) je suis en train de jouer, chose pratiquement impossible sur une flûte!

Sur ma flûte, les notes sont premières et leurs rapports (intervalles, accords, ...) en découlent. Sur l'harpejji, c'est exactement l'inverse. Un renversement de perspective qui ne manque pas de me faire explorer d'autres idées et motifs musicaux!

Terra incognita

À différentes époques de ma vie de flûtiste, je me suis imprégné du jeu de tel ou tel interprète que j'admirais, forgeant mon oreille d'abord, puis exerçant mes doigts, mes lèvres, mon souffle à reproduire (une partie de) ce que j'avais en tête.

Rien de tel pour l'harpejji: s'il arrive que je tombe sur une vidéo qui m'inspire ponctuellement, aucun interprète actuellement ne me semble posséder à la fois une vision globale des possibilités de l'instrument et la technique pour la mettre en œuvre – personne à prendre comme modèle ou comme guide.

Ainsi ce sont les doigts qui éduquent l'oreille autant que l'oreille qui guide les doigts. Passer de la flûte à l'harpejji, c'est un peu quitter la sécurité d'une via ferrata pour ouvrir une nouvelle voie vers un sommet inexploré.

Actuellement, au point où j'en suis de mon exploration, il m'apparaît clairement que les aspects harmoniques et isomorphiques de l'harpejji modifient en profondeur ma manière de penser et percevoir la musique – quel que soit l'instrument que je tiens dans les mains. Quant à l'aspect *terra incognita*, je n'ai pas encore le recul nécessaire. Est-ce simplement la voie la plus difficile vers une crête déjà bondée de gens montés en téléphérique, ou est-ce le chemin secret vers de nouveaux sommets insoupçonnés?

inclu.re/harpejji

Dragonfly + Poèmes

Entrelacer les cosmogonies

Texte | Lucienne Girardier Serex

Je suis autrice. Ce qui signifie que j'écris dans divers registres. Romans, nouvelles, poèmes, un polar, chansons, articles scientifiques, scénarii. J'aime la contrainte que m'imposent la vie des personnages historiques, leur époque, leur langage propre. Je me laisse submerger par ces aventures humaines pour les interpréter. Comme un musicien transcende sa partition, je cherche dans chaque anecdote ce qu'elle cache d'universel. Mon art, si l'on veut, mon travail, car c'en est un, ne consiste pas à exprimer, mais à suggérer. Cette exigence prend racine dans l'enfance ; dans mes fringales de lecture. Vous allez rire, c'est une chanson qui constitue mon modèle : « Des yeux qui font baisser les miens, un rire qui se perd sur sa bouche, voilà le portrait sans retouche… ». Je décris mes personnages avec cette économie. Enfant passionnée par la recherche de trésors, j'aime entrouvrir des portes et laisser le lecteur imaginer la suite. Son voyage n'est plus le mien. L'art littéraire, c'est l'effacement. Jeter une graine, laisser croître. Un jour, un photographe m'a commandé des poèmes pour son livre sur le canton de Neuchâtel. Cela m'a pris une année. Ne pas se contenter de ce que l'œil voit. Prendre le temps de vivre dans chacun des décors proposés, le temps de m'évanouir dans leurs replis.

Dragonfly m'a lancé un challenge bien plus grand encore. Avant de vous raconter mon aventure, je tiens ici à remercier Barbara et Matthieu de la confiance qu'ils m'ont offerte. On ne touche pas impunément à une œuvre. Les mots emprisonnés dans leur carcan de significations peuvent devenir aussi inconvenants que des déchets plastiques à la surface de la mer. J'ai pensé utiliser l'illusion des sens. On peut, avec les mots, affoler l'entendement. C'est la poésie. Elle s'évertue à briser la pensée rationnelle pour inviter à d'autres mondes. Mais à trop chercher l'ivresse, on se perd. La musique de Barbara et Matthieu offrait déjà cette frénésie.

Je veux les remercier de leur confiance car il y avait maintes manières de gâcher leur œuvre. Par le trop plein, par le trop trivial, par l'incongruité. J'en frémis au moment de l'écrire. Je ne voulais pas incruster mon histoire dans la leur. Créer un être hybride, un Frankenstein hérissé de vis et de boulons. Parasiter, faire mon nid dans leurs entrailles. Oh ! que d'affreuses images.

Ne rien ajouter. Voici ma contrainte. Sacré défi ! Pour autant il fallait assumer sa place. La prendre, pleinement. Ne pas rester en retrait, ne pas s'excuser d'être là. Il fallait faire partie du tout. Ne rien ajouter, sauf de la profondeur. Elle seule pouvait permettre à cette alliance de fonctionner. J'ai puisé au fond de mon âme, dans l'intimité de mon ventre, car je suis humaine, après tout. Mais il fallait aussi, pour ouvrir les perspectives, glaner sur les rivages de la nature divine.

Dragonfly, l'illusion des sens, une œuvre qui parle par elle-même et déjà emporte l'auditeur dans ses flux. Ne rien ajouter, donner juste un coup de rame de temps en temps pour orienter la course de l'esquif. « Semence ». Arrêter le temps, peut-être. Se perdre dans les diamants de l'eau. Rencontrer la libellule. Ecouter ce qu'elle raconte du commencement des mondes. Arrêter le temps, oui ! pour discerner le battement de ses ailes, pour entendre ce qu'elles chuchotent au-dessus des eaux. Puis se laisser à nouveau emporter par le courant, broyer par les vagues tumultueuses « que l'on exècre quand elles se creusent, car alors les mondes se mélangent et on ne sait plus où est le haut et où est la bas ». Rencontrer Dieu et sa parole vivante alors que, submergée, je suis contrainte au silence. Privée de souffle, je reçois le sien. « Qui donnerait que je sache où le, la trouver ? ». Rescapée, je dérive à l'ombre verte de sa cathédrale, je m'abandonne. Un chant s'impose, les piliers antiques se dressent paisibles, ils se reflètent sur l'eau matricielle. Une enfant pousse au-dedans de moi. Une graine qui lentement mûrit et se détache. « Vol, vole, la graine, le grain, le sens, au gré, au gré des vents ». Je disparais.

inclu.re/dragonflypoemes

Dragonfly + Movie

Une échappée par les images

Texte | Christian Leblé

A ma première écoute de *Dragonfly*, dès les premiers trémolos qui battent serrés comme les ailes d'une libellule, une chose m'a paru évidente : c'est une musique de magiciens, une musique d'illusionnistes. Cela tient à la nature des instruments, bien sûr, cette fameuse lutherie augmentée qui duplique, démultiplie, altère, étire… Des formes naissent, des figures sonores s'animent, c'est un théâtre d'ombres, une lanterne magique. Un film ?

Il se trouve qu'à l'époque de cette découverte, *Dragonfly* avait déjà pris la forme d'un spectacle où musique en direct et danse se répondaient. Une nouvelle version de ce dialogue était programmée à l'Ancien manège de la Chaux-de-Fonds et Barbara Minder s'était lancée avec Nicolas Meyer à rêver d'une captation de cette représentation sous la forme d'un plan-séquence, un film jamais interrompu, réalisé en une seule prise.

Mais l'image, au lieu de courir en liberté, s'est figée si l'on peut dire, dans le paragraphe blanc que fut la pandémie.

A l'été 2021, Barbara, Matthieu et moi avons décidé de relancer la réflexion au cours d'une *Résidence* entamée à Sainte-Croix et prolongée, quelques semaines plus tard, par une phase de travail à Neuchâtel.

A Sainte-Croix, *Dragonfly* a été redonné en concert, dans le décor inspirant d'un chapiteau de cirque. Après des mois d'inactivité forcée, entendre, voir, ressentir la musique autant que les réactions publiques était une étape capitale. Tout comme le fut, à Neuchâtel, le temps pris à revoir en vidéo les premières représentations dansées. Il fallait se remettre dans la musique, renfiler le costume du musicien, reprendre confiance en la musique. Le temps avait fait son travail et retrouver ces archives fut très réconfortant.

Mais alors quel projet en images ? Pourquoi, finalement, en ajouter à la musique ?

Peut-être cela tient-il encore une fois à la spécificité de cette musique « augmentée ». Le geste instrumental y est comme avalé dans un processus de transformation sonore, complexe et instantané, qui matérialise un espace autour des interprètes. Cette illusion est un cinéma pour nos oreilles. Notre perception est bousculée et nous sommes inévitablement emportés par cette magie.

C'est là que j'ancrerai cette idée de rendre visuelle l'expérience de *Dragonfly*, d'en faire un film.

L'amorce du scénario, ce serait le champ-contrechamp du duo Barbara-Matthieu et du public.

Ce film serait une façon de montrer le son qui circule entre musiciens et public, de saisir l'état d'immersion dans la musique, de matérialiser l'écoute en images oniriques : une sorte de machine à projeter les pensées

échappées. L'imagination visuelle serait la suggestion même de l'envol de l'auditeur, de l'envoûtement sonore qu'il ressent.

J'étais moi-même le premier à sentir mes ailes battre, assis sur un tatami, à Saint-Croix, écoutant Barbara et Matthieu répéter sur fond de chaîne des Alpes. Je griffonnais des notes.

Une danse des pieds, des ascensions, des chutes. Des jeux de miroir démultipliant un visage à l'infini. Une tête de libellule dont les yeux seraient faits de haut-parleurs. Matthieu et Barbara sur un radeau dans la brume et à l'autre bout, à la crête de la montagne, des auditeurs tendant l'oreille… Le souffle, matérialisé par un gros plan subjectif de leurs lèvres abordant l'embouchure de leur flûte, avec le public en fond…

Ou ici encore : Matthieu regardant de très près un rouleau de boîte à musique, les goupilles vues toujours plus grosses qui deviennent ces sapins serrés dans la forêt, le tronc hérissé de branches mortes…

On le voit dans ces esquisses, l'idée est d'atteindre l'ivresse par ces enchaînements où se tressent plusieurs lignes conductrices, un fil conducteur d'illusions, d'impressions / sensations générées par le son.

Tout est à inventer, ou plutôt à rassembler. Car *Dragonfly* est une aventure vécue, une histoire partagée. L'ambition idéale serait que ce film porte les traces de cette histoire collective. Il s'agirait d'une invention / fiction autant que d'une évocation discrètement documentaire de ce qu'est faire de la musique, du point de vue de Barbara et Matthieu.

inclu.re/dgfmovie

Dragonfly, la lutherie augmentée

Un travail de singe?

Texte | Matthieu Amiguet

En 2021, j'ai consacré plus de deux semaines à re-programmer un ordinateur pour qu'il puisse faire exactement la même chose qu'avant, sous prétexte d'éviter du travail inutile ! Serais-je devenu fou ? Pas vraiment… (ou pas plus qu'avant !) Quelques éclaircissements pour ceux qui aiment regarder sous le capot.

Commençons par un petit rappel d'audionumérique : pour qu'un ordinateur puisse traiter du son en temps réel, il faut un micro qui va transformer le son en flux électrique, puis un convertisseur analogique-digital qui le transforme en une suite de chiffres. L'ordinateur effectue divers calculs plus ou moins complexes avec ces chiffres, puis le résultat suit le chemin inverse : transformation en un flux électrique (convertisseur digital-analogique), puis en ondes sonores (haut-parleur). Actuellement, je travaille en 24 bits / 48 kHz, c'est-à-dire que chaque micro génère, chaque seconde, 48'000 nombres entre 0 et 16'777'215. Dans *Dragonfly*, nous avons quatre micros, ce qui représente tout de même 192'000 nombres par seconde à traiter !

Évidemment, considérer chacun de ces nombres un par un serait assez compliqué. Je m'appuie donc sur *pyo*, une sorte de « boîte à outils » qui me permet de considérer les choses à un niveau d'abstraction bien plus élevé. Par exemple, pour obtenir un *delay* (écho) de 1 seconde, je devrais mémoriser en permanence les 48'000 derniers nombres et les ajouter aux nombres courants… Avec *pyo*, il me suffit (en gros) d'écrire quelque chose comme `d=Delay(mic, 1).out()`.

Du travail inutile

Lorsqu'en 2015 nous avons posé les premières bases artistiques du projet *Dragonfly*, nous nous sommes rendu compte que les logiciels existants ne nous permettraient pas d'arriver à nos fins. Un des enjeux principaux était de pouvoir enchaîner d'un morceau à l'autre sans transition audible. C'était le point de départ de *Charming Snake*, le logiciel à la base de tout le travail de lutherie augmentée des *Chemins de Traverse*.

En 2017 le défi était relevé et *Charming Snake* nous permettait d'enregistrer l'album *Dragonfly*. Mais il restait un problème… *pyo* m'avait permis de mettre en place toutes les « scènes » sonores nécessaires et de les enchaîner de façon transparente, mais il avait une fâcheuse tendance à laisser tourner en fond des calculs inutiles. Par exemple, dans *Dragon ivre*, j'utilise durant quelques secondes un processus assez lourd en calcul nommé *synthèse granulaire*. Hors de question bien sûr de laisser tourner ce processus durant tout le concert ! Or si *pyo* permet bien de stopper *certains* calculs, il était à l'époque difficile de stopper *tous* les calculs inutiles.

Pour ne pas surcharger mon ordinateur (chaque calcul en trop concerne tout de même au moins 48'000 nombres par seconde…), j'ai donc dû slalomer et une partie significative de mon code était consacrée à gérer les mises en route et arrêts de chaînes de calculs.

Un article sur mon blog exposant en détail cette problématique a servi de déclencheur pour une discussion de fond avec Olivier Bélanger (développeur principal de *pyo*) et en 2019 sortait la version 1.0 de *pyo* avec, entre autres nouveautés, des fonctionnalités ajoutées spécialement pour gérer ma problématique de suspension des calculs inutiles.

Nouvelle version

Je me jette alors sur mon ordinateur pour voir comment cela me permet de simplifier mon code. Mais la vie est pleine d'imprévus et des problèmes de santé, puis une certaine pandémie viendront stopper cet élan… sans parler du développement de la nouvelle plateforme web des *Chemins de Traverse* (voir page 8).

C'est donc finalement en 2021 que je peux mener à bien cette tâche : une réécriture de *Charming Snake* tirant parti des nouvelles fonctionnalités de *pyo*. Après un peu plus de deux semaines de travail, le résultat est là : non seulement mon code est plus simple, mais le nombre de calculs qui sont effectués sans discontinuer durant tout le concert est diminué d'un facteur 5 ! Bingo !

Un concert *Dragonfly* permet de valider ce travail : tout se passe exactement comme avant. Bien sûr ce résultat a quelque chose d'un peu frustrant… Tout ce travail et aucun changement audible ! Mais je sais maintenant que *Charming Snake* repose sur des bases solides. Je n'aurai plus peur, à chaque petit changement, que tout s'écroule. Cela permettra à notre démarche artistique de se développer plus librement, avec le moins d'entraves techniques possibles. Un résultat invisible (inaudible ?) pour l'instant, donc, mais qui promet des lendemains qui chantent !

L'article exposant la problématique : inclu.re/blackmagic

Scène de création continue

Boîte noire

Texte & Photo | Ana Göldin

Pour fêter la fin de la première année de croisière de notre *Scène de création continue*, nouveau site internet conçu en mai 2019, nous avions envie de donner la parole à Ana Göldin, artiste-vidéaste et touche à tout, spécialisée en présence numérique. Voici son « regard extérieur », tout en introspection.

Partir en quête piquée par la curiosité, je n'aime rien tant que d'être mise au défi. Porter un regard extérieur sur une démarche signifie d'abord y plonger pour en saisir l'essence par la compréhension des indices laissés en route sciemment, posés là comme des balises.

La question de laisser une trace du processus créatif est récurrente dans ma propre démarche comme dans celle des *Chemins de Traverse*. Tentative de forger un canal, un tube de filtrage des informations extérieures, des influences du monde qui m'apparaissent parfois comme une vague magmatique, un chaos de perceptions auxquelles il m'apparaît impératif de réussir à donner du sens. Dans mon laboratoire, ce canal, ce tube, je le vois également comme une grille, mais une grille en trois dimensions, profonde. Un relais vivant, le corps, les mains, le cerveau et ses prolongements : les machines. L'informatique. Que je le veuille ou non, je suis devenue une cyborg. Bourriaud utilise un terme qui me plaît lorsqu'il parle des artistes contemporains, il parle de sémionautes. Il dit que le sémionaute produit des parcours originaux parmi les signes.

L'agencement des signes réside dans l'architecture du médium. A notre époque, la structure numérique supplante l'analogique dans une opération paradoxale : elle dématérialise en même temps qu'elle augmente.

Alors évidemment, nous récoltons une quantité phénoménale de signes tout au long de notre vécu. Nous apprenons à les stocker, les distribuer, les diffuser, les disperser, les engendrer, mais avant tout, nous les sélectionnons. Entendre Barbara partir en éclat de rire lorsqu'elle parle de sa psycho-rigidité concernant les archives, marque un point de rencontre dans mon esprit qui s'est astreint à l'anarchivage, à la déconstruction méthodique de systèmes d'archivage laissant place à la possibilité de synchronicités.

La boîte noire de nos processus créatifs est indicible. Par quel bout commencer, quel fil tirer pour les rendre accessibles, comment décoder le fatras bordélique de nos narrations intérieures et pourquoi tendre à les partager avec nos semblables ?

Là où *Les Chemins de Traverse* engagent un travail phénoménal de programmation logicielle qui nécessite des compétences dans un champ d'expertise que je ne maîtrise absolument pas, j'assume mon penchant pour l'amateurisme, le bricolage au sens où l'entend Lévi-Strauss : « Le bricoleur est apte à exécuter un grand nombre de tâches diversifiées, mais, à la différence de l'ingénieur, il ne subordonne pas chacune d'elles à l'obtention de matières premières et d'outils, conçus et procurés à la mesure de son projet. Son univers instrumental est clos, et la règle de son enjeu est de toujours s'arranger avec les moyens du bord, c'est-à-dire un ensemble à chaque instant fini d'outils et de matériaux, hétéroclites au surplus, parce que la composition de l'ensemble n'est pas en rapport avec le projet du moment, ni d'ailleurs avec aucun projet particulier, mais est le résultat contingent de toutes les occasions qui se sont présentées de renouveler ou d'enrichir le stock, ou de l'entretenir avec les résidus de constructions et de destructions antérieures ».

Choisir les zéros et les uns au début de ce siècle pour appuyer mes expérimentations sur un socle certes fragile, m'offrait le potentiel maximum pour élaborer des stratégies ludiques. Mon choix de médium reposait principalement sur l'idée que je pourrais construire des édifices complexes sur la base d'éléments simples, LEGO marquant emblématiquement cette décision artistique, le lien hypertexte comme moyen technique révolutionnaire pour faire tenir l'ensemble de l'édifice en construction.

Vos outils technologiques deviennent nos cimaises. La présence en un lieu clos commun pour une rencontre glissant imperceptiblement dans l'espace numérique plutôt que dans l'espace physique, nous offrant l'expérience du don d'ubiquité, l'invention d'un imaginaire tangible, à portée de nos sensibilités.

Les Chemins de Traverse ont développé un outil numérique qui prenait sens dans les conditions particulières auxquelles nous avons été confrontés politiquement ces dernières années. Leur site, sans lequel les circonstances m'auraient empêchée de laisser sinuer mes envies auditives dans leurs circonvolutions sonores, m'a offert une transerversalité d'accès à leurs œuvres. Merci donc _

« Nous ne cessons pas de nous insinuer dans les plis de la nature. Pour nous, la nature est un ensemble de plis mobiles, alors nous nous insinuons dans le pli de la vague. Habiter le pli de la vague, c'est ça notre tâche », dixit Gilles Deleuze.

www.lescheminsdetraverse.net
Le site d'Ana Göldin : www.suchmu.ch
En savoir plus sur la *Scène de création continue* : inclu.re/newsik21

Je…

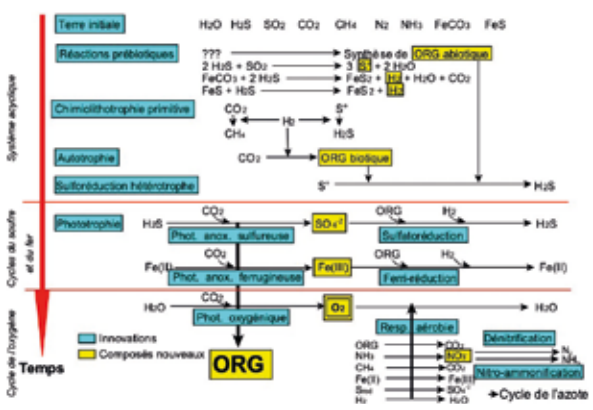
Texte & Illustrations | Michel Aragno

Mais oui, moi !… Je… suis très reconnaissant aux *Chemins de Traverse* de m'avoir encouragé à les emprunter, à l'occasion d'un *Salon*, en présentant un de mes « dadas », l'évolution fonctionnelle des premières formes de vie sur la Terre. Bon, le rapport avec la famille des flûtes n'est pas évident a priori, sauf l'amitié qui lie un microbiologiste mélomane à Barbara et Matthieu…

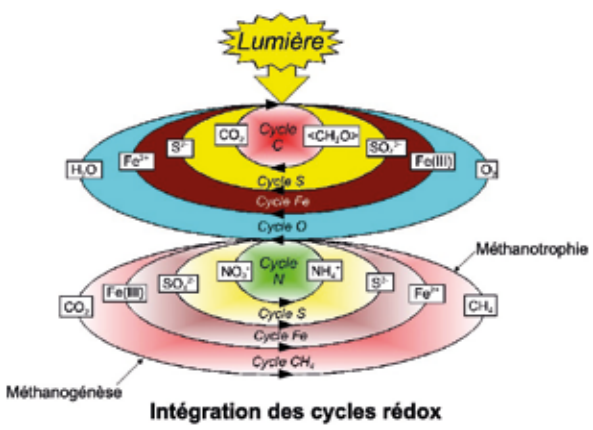
Mais à y regarder de plus près, et a posteriori, on peut envisager un certain nombre de bifurcations, de ramifications, de liens en réseau, d'arêtes de poisson, bref… de ces chemins qui mènent, non à Rome, mais à comprendre nos origines et nos buts.

Surtout, parlons d'évolution. Sans recherche en musique, il n'y en aurait pas eu, et cela, d'Hildegarde von Bingen à *Dragonfly*… et au-delà ! Renversons maintenant les idées reçues d'un néodarwinisme propre aux tenants de la pensée unique néolibérale (que Darwin lui-même aurait certainement rejetée !) : la compétition n'est de loin pas le seul mécanisme à la base de l'évolution. Plus important encore est l'interaction positive entre les entités concernées, l'entraide chère au biologiste et anarchiste russe Piotr Kropotkine. L'autre soir, lors d'une *Coulisse* (c'était le 7 mars dernier), et à propos du work in progress *Partitions cérébrales*, Matthieu nous a présenté un splendide et complexe schéma résumant les interactions entrant en jeu dans ce projet, entre le danseur, le musicien et l'informaticien (ces deux derniers confondus) et qui illustrait le fonctionnement d'un « écosystème » culturel, en réseau dense d'interactions complexes. Et voilà que ce schéma m'en a rappelé un autre, que je n'ai pas présenté lors de ma conférence, mais qui en résume les grandes lignes :

Evolution fonctionnelle des procaryotes (hypothétique)



Bon, ami lecteur, si vous n'êtes pas familier des formules et équations chimiques, n'essayez pas de le comprendre dans ses détails ! Comme moi lors de la *Coulisse* du 7 mars, contentez-vous d'en contempler la complexité. Vous y verrez de nombreux « chemins de traverse » ! Bien sûr je serais prêt à vous l'expliquer, un jour, si vous le souhaitez… Et qui sait, si quelque musicien, quelque danseur, quelque informaticien voulait s'en inspirer ? En tous cas, tout cela tourne, tourne, tourne, dans le « cycle des cycles » biogéochimiques :



Intégration des cycles rédox

… Amen !

Pour voir la vidéo du Salon : inclu.re/salon17
Le « splendide et complexe » schéma de Matthieu Amiguet : inclu.re/schema2021

Toujours disponible au CDT-SHOP

« Dragonfly - Voyage dans l'illusion des sons et des sens »

Album physique (CD): CHF 30.–

Code de téléchargement: CHF 10.–

Commande par courriel :
contact@lescheminsdetraverse.net

Journal de l'atelier de JFR, février 2020

Texte & Photos | Christian Jelk

En février 2020 je décide d'une échappée de quelques jours dans l'atelier de Jean-François Reymond, à Savennières, village entre Angers et Nantes situé sur les rives de la Loire. Jean-François Reymond a été mon maître, il a été un compagnon de création, et un ami cher. Il a partagé sa vie artistique entre Lausanne et la Loire. Durant les vingt ans de notre relation, nous avons sans cesse échangé sur nos travaux respectifs. Des rencontres régulières, mais aussi près de mille échanges épistolaires. Je propose ici un extrait de mon journal, de ces quelques jours dans son atelier, en son absence.

J'ai éprouvé la saveur, le plaisir secret, d'y être allé un peu comme un voleur. Et cette sensation s'est révélée très présente quelques semaines plus tard, alors que nous nous retrouvions tous prostrés, pris dans le déferlement covid et le premier confinement.

1802020

Je suis à Savennières. Seul. Trois jours. J'appelle Jean-François bien sûr. Il est 19h30, je suis dans la cuisine, sur la longue table. Le silence ici est ample, doux, il nous attend. Je dis à JFR l'accueil de la maison. La beauté de ces lieux dans lesquels je viens pour la première fois en solitaire. Le temps se dissout. Il fait froid. La même température dans la maison que dehors, dix, onze degrés. Mais ça n'a pas d'importance. Une courgette et un oignon rouge à la poelle, deux œufs brouillés, du St-Nectaire et du pain. Un verre de rouge.

Un peu plus tôt j'ai pris quelques notes :

Je suis dans l'atelier depuis à peine une heure. Je m'immerge dans un foisonnement infini ; partout où mes yeux se posent, des traces de la vie patiente de JFR. Je peux sentir les gestes, et l'attente.

Dans le container, à peine ouvert, une vitalité puissante s'échappe : tout est là, immanent, dans l'ombre. La maison a toujours été la maison. Je dis l'atelier par excès – car c'est ainsi que j'en ai usé lors de mes deux derniers passages ici. L'atelier, c'était la rue Beau-Soleil, et surtout le dehors : les rives de la Loire, à Béhuard, la cour-jardin derrière l'atelier de Beau-Soleil, ou le jardin clos de la rue Fourcade où est maintenant déposé le container. Les travaux se superposent : un sable accroché sur un sable ou une planche de bois avec des pincettes : précarité monumentale. Ce paradoxe est pourtant l'exacte portée de l'œuvre de JFR. A quoi s'ajoute un suspens du temps. Immortalité du souffle.

Ce container est presque une cathédrale. Ce qui s'y dresse est immense. Nourri par l'intransigeance de création de JFR, et par une poésie, une douceur à la fois, un amour de la lumière dans laquelle il reçoit, perçoit, traduit. Ces œuvres patientent ici mais ne sont pas livrées à elles-mêmes. Ou : elles sont absolument détachées de toute contingence : chacune porte en elle une des formes de l'éternité (une forme d'éternité). JFR passeur a construit ces murs fragiles d'infini. Dans ce container, l'origine, la substance, de l'humanité se tient, et institue son propre espace-temps : une cathédrale.

J'ai cru venir ici pour des raisons pratiques : initier un inventaire, vérifier l'étanchéité du container, mais déjà je me laisse envahir par le silence de la Loire, déjà le temps s'interrompt, déjà.

1902020

Je crois que je pourrais me laisser manger par l'intemporalité de Savennières. JFR m'appelle cet après-midi : « c'est la lumière qui est silencieuse dans la Loire ». C'est exactement ça. L'observation. La création ayant la perception visuelle pour moteur m'emporte vers outre-monde. Vers ce silence de lumière, qui étire le temps, le dissout. Une fuite entre deux feuilles de temps

« …et n'oublie pas de rêver ! », me dit encore JFR.

2002020

La rigueur, voire l'austérité apparente, de l'œuvre de JFR, est toujours portée par une émotion puissante : la traversée du paysage. Quelque chose comme un silence chaud qui suspend le temps : la lumière de la Loire. JFR se laisse habiter par cette lumière, et son métier est celui de passeur.

Le premier geste sur l'œuvre est une trace, toujours : l'émoi direct de la nature, le geste libéré de toute forme de « connaissance », de contrôle. C'est ce premier geste, qui sera enfoui, qui donne corps, orientation, à l'œuvre encore absente ; absence que JFR veut tenir jusqu'au regard de l'observateur, qui seul fera exister l'œuvre, la fera entrer dans le monde.

Les débuts sont fragiles, précaires, et pourtant fondateurs :

Une trace, un geste, sur quelques papiers de soie ou un vieux carton déployé sur une grille.

(l'absence : se tenir dans le temps du premier geste, dans la verticale de l'instant)

La Loire est proche, le courant d'un fleuve toujours changeant, miroir du ciel,

Et des berges : sable qui fut roche, lit, qui étreint et contient cette précarité fondatrice :

Comme le tracé d'un « profil » de l'eau sur le sable : la rive, qui chaque jour (chaque instant !) accueille les rêveries mêlées de l'eau et du ciel. Le sable donc qui vient charger le geste premier :

L'épouser, l'enfouir comme on perd un rêve au sortir de la nuit.

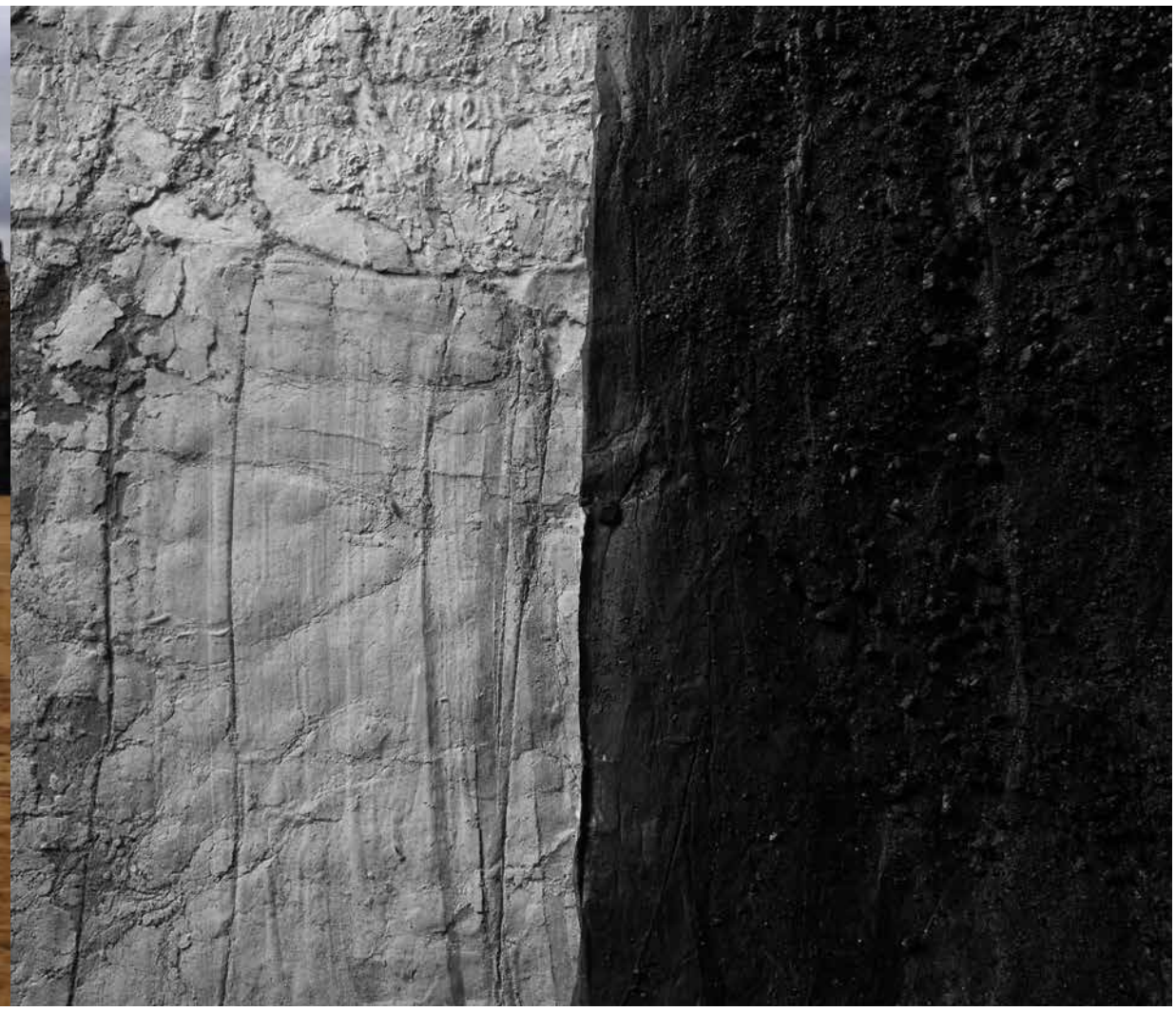
Plus tard dans l'œuvre de JFR, par sa rencontre avec Raymond Meyer, maître imprimeur, la gravure viendra « rendre son miroir au ciel » : un geste supplémentaire, encrer-essuyer-déposer la feuille vierge, qui vient tendre une « nouvelle » temporalité sur les gestes de l'œuvre.

*

Chaque soir, chaque nuit, dans la maison, le silence devient rêverie ; l'homme est seul.

2202020

Durant ces quelques jours, j'ai vécu au climat exté-



La réalité n'a pas d'apparence

rieur, puisque la maison n'est pas chauffée. Il fait 12°C. Le premier soir est frais. Au second jour mon corps est au diapason du climat. La maison est très peu éclairée, aussi la nuit habite la maison, elle est une compagne. Une attention portée à la nuit, au silence particulier qu'elle invite, un ralentissement de la pensée, un changement prioritaire des sens : l'ouïe devient sens, la vision s'intériorise.

2402020

Ici, ce matin. Retour Jura. Les pas crissent sous la neige. La forêt, l'hiver encore.

La création dans cette lumière. Dans ce climat.

A la différence de la Loire où le silence est lumière, où la lumière invite à l'ouverture des sens, de soi, pour se donner à la création, ici on doit choisir les brèches que l'on veut ouvrir. Elles sont, ou peuvent être comme des gerçures causées par le froid de l'hiver sur l'extrémité des doigts. Tenir ces ouvertures à la création, qu'elles ne soient pas des plaies (épanchement, débordement – hémorragie de lumière, l'éviter dixit JFR dans le dessin, de la circulation de la lumière qui construit (construira) la forme – un vocabulaire propre à l'émoi…) mais des failles de lumière, des verticales sur le temps.

2902020

Ce matin, un samedi au dessin. Dehors un vent immense, incroyable. Tout vole, les volets claquent. Le dessin m'envole. Les tensions entre les objets, le « vide », deviennent matière. Substance : du blanc sur la feuille, du sale sur la feuille, un espace, construit par des lignes, par mon regard, par mes gestes, par la mine de plomb. Mais je ne sais pas quoi, où, ou qui, donne la « direction » du dessin. Parfois quelque chose bourdonne, un morceau du dessin, où toute la lumière de la composition parfois, et je sais que je peux suivre et prolonger ce bourdonnement. Tenter d'en faire un chant, ou un silence parfois aussi. Aujourd'hui, entre ce bout de bois (l'extrémité d'un vieux chevron récupéré sur un chantier) et cet autre (un éclat frais d'une souche d'un pin tronçonné dans une forêt que j'arpente souvent), une vibration particulière, quelque chose qui se présente. Qui n'est pas l'espace entre deux morceaux de bois, qui n'est pas quelques traits sur une feuille blanche, mais qui est un univers pour soi, qui est l'univers entier, puisque j'y tiens mon souffle, puisque s'y loge mon absence.

En septembre 2021, âgé de nonante-deux ans, JFR s'en est allé. J'ai craint son départ. Ne plus avoir ce magnifique ami, interlocuteur d'une rare pertinence. Nous avions parfois l'impression d'une symbiose de pensée, tant nos échanges épistolaires semblaient par périodes comme anticiper les questions et les réponses de l'un et l'autre. Et puis, il y a eu cette dernière lettre, que je lui ai envoyée et qu'il n'a pas pu lire. Et j'ai compris que j'étais prêt. A mon tour je suis passeur, non seulement de la Beauté de la nature qui me traverse, mais de toute la substance éthérée qui a construit notre relation, et qui l'a dépassée, pour la déployer plus loin.

Christian Jelk, 31 mars 2022

Pour plus sur Jean-François Reymond : www.j-f-r.ch

Pour plus sur Christian Jelk : www.neserapas.ch

Composition de Barbara Minder dédiée à JFR, « Le Mont des Oliviers - le doute » : inclu.re/montdesoliviers

Un fonctionnement chamboulé

L'imprévu érigé en principe

Texte | Matthieu Amiguet

Est-il nécessaire de le préciser, 2021 a été une année bien particulière pour les *Chemins de Traverse*. Face aux inconnues sur la possibilité d'organiser des évènements publics, nous avons décidé, dès l'été 2020, de mettre sur pied des *Résidences*. De quelques jours à quelques semaines, ces périodes de travail intensif ont permis aux artistes empruntant les *Chemins de Traverse* de se concentrer sur la création ou l'approfondissement de projets artistiques, prenant le temps d'une maturation que le public pourra apprécier lors de la ré-ouverture des salles.

Le concept était simple : chaque premier lundi du mois, la *Coulisse* mensuelle des *Chemins de Traverse*, sorte de porte ouverte informelle à l'Atelier des Carrels, marque le début d'une *Résidence*. S'ensuit une période de travail des artistes qui débouche en fin de *Résidence* sur une *Sortie de chantier* présentant, brut de décoffrage, l'état du travail. La réalité par contre s'est montrée moins collaborante : *Coulisses* annulées car tous les artistes prévus étaient en quarantaine, *Sorties de chantiers* limitées à neuf personnes (dont quatre artistes)… la souplesse et l'inventivité étaient de mise !

Vous pouvez découvrir dans le présent journal des reflets de la plupart de ces *Résidences*… mais surtout, dès que des évènements seront à nouveau programmés, venez déguster en direct des œuvres affinées en grotte pendant 24 mois, comme un très bon gruyère !

Artistes témoins

De nombreuses institutions culturelles ont basé leur fonctionnement 2020 et/ou 2021 sur des résidences d'artistes. Mais les *Chemins de Traverse* ont ajouté un petit ingrédient à leur recette personnelle : l'invitation d'artistes témoins.

De la *Scène de création continue* (voir page 8) à l'organisation mensuelle de *Coulisses*, *Les Chemins de Traverse* ont à cœur de permettre au public qui le désire de suivre le travail de création artistique au jour le jour et non seulement l'aboutissement du concert ou du spectacle. Dans le même esprit, en plus des artistes résidents, nous avons invité des *artistes témoins* dont le rôle était de documenter la recherche artistique en cours. Mais pas de travail journalistique ici : plutôt qu'un compte rendu factuel, nous leur avons demandé une expression personnelle de leur ressenti face au travail dont ils étaient témoins. On a donc vraiment l'apparition d'une œuvre sur l'œuvre qui, si elle n'en relate pas forcément la lettre, raconte peut-être bien mieux l'esprit du processus de création observé.

Lorsque cela était possible, nous avons privilégié le choix de jeunes artistes en formation. D'une part cela leur permettait de côtoyer des artistes confirmés et de les observer dans leur travail, et d'autre part cela leur donnait un petit job dans cette période particulièrement difficile pour cette tranche d'âge.

Coup de projecteur sur trois œuvres-témoin marquantes.

Improbables collages

Artiste-témoin de la première *Résidence* du projet de recherche *Partitions cérébrales* (cf page 14), Elisa Matthey a recueilli des phrases éparses prononcées durant le travail et les a recollées en une sorte de cadavre exquis absurde et savoureux, ponctué de remarques personnelles et poétiques. Elle a ensuite lu son texte en public à la *Sortie de chantier*, proposant une performance décalée entre texte, danse et musique.

inclu.re/elisamatthey

en prenant un son blanc
branché à un cerveau

ça fait du vent
il regarde ses propre courbes

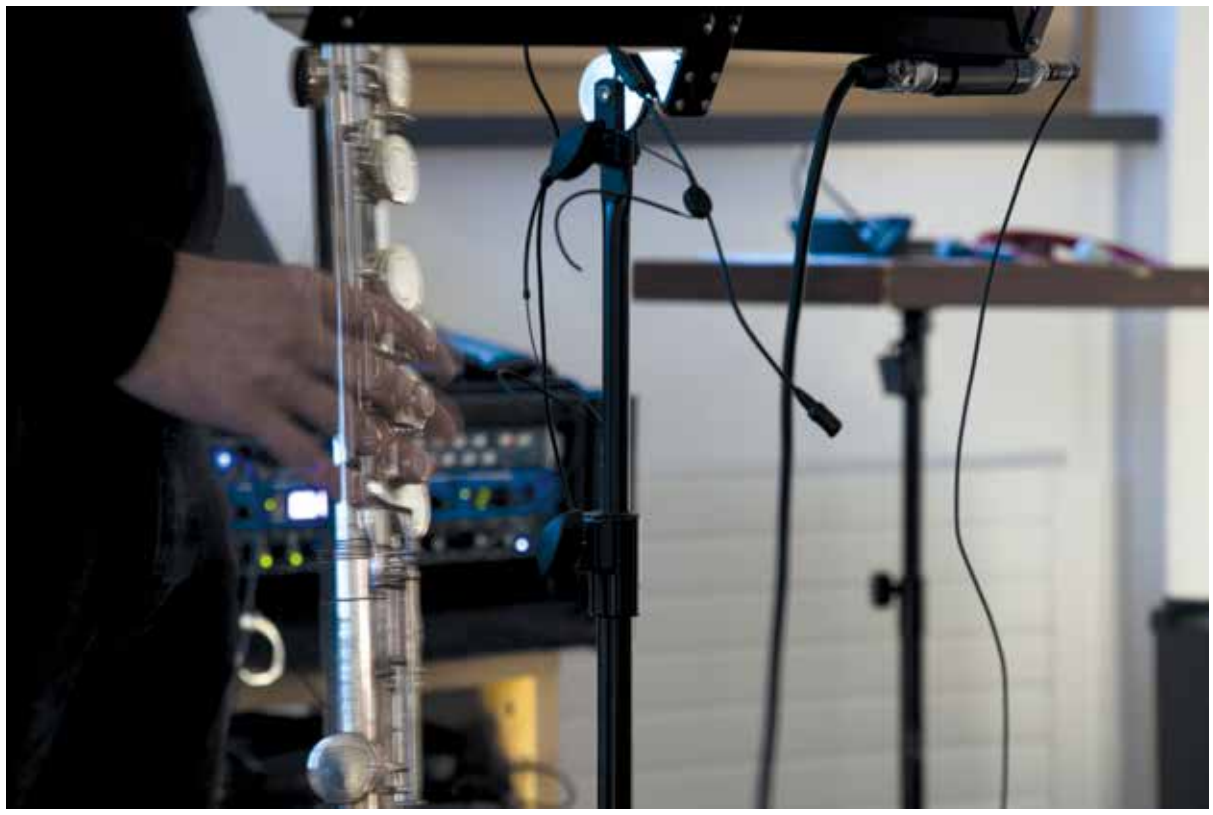
on écoute les courants d'airs dans son cerveau
je pense que son cerveau est une cabane entre deux montagnes
où les bergers s'arrêtent deux nuits par été
et les 362 ou 363 jours restants le vent habite là
du coup deux jours par année le vent se retrouve sans-abri
mais ça c'est un problème que les courbes alpha beta gamma theta ne peuvent pas résoudre

et delta
j'ai oublié de mentioner delta
ça peut être pratique
dans le ciel

Photographier le mouvement

La *Résidence* de création *Dragonfly + Poèmes* (cf page 6) a été suivie par le photographe Simon Bolliger. Frappé par le mouvement perpétuel qui se dégage des textes et de la musique autant que des interprètes en pleine action, il a proposé une série de photos jouant sur l'effet de bougé. Des poses longues soigneusement composées pour faire ressortir autant la symétrie immuable de l'œuvre que sa constante mutation.

inclu.re/simonbolliger



Combat diabolique

La seconde *Résidence Partitions cérébrales* a été suivie par Emilie Droz-dit-Busset et Tim Gäumann, vidéastes et fondateurs de 8prod. Les technologies employées leur ont inspiré un court-métrage déjanté dans lequel un méchant comme on les aime veut détruire le monde en jouant de la guitare électrique. Mais c'est compter sans les super-pouvoirs de Pierre-Yves, capable de générer de la musique directement avec son cerveau. Un film écrit et réalisé en 5 jours plein d'humour et de clins d'œils!

inclu.re/8prod

Bourse de recherche pour collectifs de la Ville de Neuchâtel

Des partitions cérébrales pour une musique du cerveau

Texte | Patrice Neuenschwander

Il était une fois deux artistes programmés pour se rencontrer! Le musicien et informaticien Matthieu Amiguet et le danseur-chorégraphe Pierre-Yves Diacon, tous deux passionnés par leur art mais aussi par les avancées scientifiques et les progrès technologiques, se sont croisés dans une serrurerie en 2019 autour d'un projet qui volait déjà assez haut. Ces deux-là – non contents de donner consistance sonore et visuelle aux errances géométriques d'une libellule – ne se sont pas seulement rencontrés. Ils se sont écoutés, entendus et trouvés. A partir de là, tout n'est qu'affaire d'imagination, de technique, d'informatique et de talent…

Le musicien de ce duo visionnaire, au fait des avancées des neurosciences, joue merveilleusement bien de toutes les flûtes du monde dont il améliore les sons traités en direct par un logiciel de son invention. En plus d'être bardé de diplômes musicaux, ce Géo Trouvetou est aussi mathématicien et docteur en informatique… Matthieu Amiguet utilise ses connaissances scientifiques pour inventer la musique de demain.

L'autre luron de ce duo un brin farfelu est un chorégraphe et danseur un peu fantasque, souvent perdu dans ses rêveries, qui est en passe de révolutionner la danse contemporaine. Pierre-Yves Diacon aime lui aussi se servir de la technique pour amplifier ses mouvements et leur donner consistance sonore. Ensemble, les deux compères sont capables de matérialiser la musique dans l'espace et de métamorphoser un pas de deux en une suite de sons harmonieuse.

Cette avancée pourtant notable dans l'interpénétration danse-musique ne leur a pas suffi. Il fallait qu'ils s'attaquent au cerveau et c'est ce qu'ils ont fait avec le projet intitulé *Partitions cérébrales*.

Au bénéfice d'une bourse de recherche pour collectifs de la Ville de Neuchâtel, nos compères se sont enfermés en mai puis en décembre 2021 dans le laboratoire des *Chemins de Traverse* non pas pour se métamorphoser en libellule mais pour tenter de réinventer leurs pratiques artistiques. Leur travail a consisté en l'écriture d'une partition cérébrale. Mais encore? Diacon serti d'un bandeau électronique enregistrant ses ondes cérébrales et équipé d'accéléromètres et autres capteurs de mouvements a réussi l'impensable synesthésie: modifier des nappes sonores par l'exercice de sa seule pensée et ses évolutions dans l'espace…

Passons sur l'exploit de Matthieu qui a créé les programmes informatiques ad hoc pour transformer en ondes sonores les ondes alpha, bêta, delta, gamma et thêta produites par le cerveau en action de Pierre-Yves écoutant différentes musiques et dansant suivant son humeur. Disons juste que la technique mise en œuvre pour cet exploit relève du génial bricolage d'un savant professeur Tournesol pas d'accord avec Mallarmé selon qui «jamais un coup de dé n'abolira le hasard». Pour réaliser l'expérience, il en fallait pourtant un gros, de dé, en mousse, que lançait Diacon, qui renfermait un vieux téléphone portable dont les capteurs de position signalaient par wi-fi à l'ordinateur l'état du dé jeté… Donc, en résumé très simplifié, les partitions cérébrales d'Amiguet et Diacon sont écrites par un danseur dont le cerveau est influencé par les notes qu'il entend et les mouvements que cette musique lui inspire… Les sons influencent le danseur qui produit une nouvelle musique. Cela ressemble un peu au paradoxe de la poule et de l'œuf…

La première phase de ce projet passionnant a pris fin à l'issue de la *Résidence* de décembre 2021 qui a démontré la faisabilité du concept. Mais attention! En l'état, la partition écrite par nos artistes est à peine audible. Des nappes sonores sans guère d'harmonie… La seconde étape consistera à créer un spectacle musical et dansé qui devra être agréable à regarder et à entendre. Et jusqu-là, il y a encore du boulot. Une résidence d'un mois au minimum est prévue en 2022 qui réunira Matthieu jouant de l'harpejji (voir page 5), Pierre-Yves, qui dansera et éprouvera des sentiments et des sensations (équipé de son bandeau avec capteur d'ondes cérébrales retransmises par *bluetooth* à l'ordinateur) et un troisième larron, une sorte de chef d'orchestre, en la personne de Jonathan Burki, «sound designer», qui triturera les sons produits par les deux autres dans son synthétiseur. Les spectateurs seront assis en cercle autour des trois artistes. L'art du futur pourra commencer. Pendant des siècles, la danse fut au service de la musique, chargée de lui donner corps. La révolution qui nous est proposée ici lui permettra de produire sa propre musique sur laquelle un danseur pourra évoluer et améliorer ainsi la partition.

Les progrès dans la connaissance du fonctionnement cérébral et les techniques mises au point pour voir notre cerveau à l'œuvre sont impressionnantes et laissent augurer du pire comme du meilleur. Notre ordinateur central comprend 80 milliards de neurones, chacun d'entre eux étant connecté à plus de 10'000 autres par les synapses, lieux de l'échange de l'information. Les ondes cérébrales et l'influx nerveux sont de nature électrique (produites par des réactions biochimiques) tout comme les bits qui codent l'information dans nos ordinateurs. Dès lors, des interactions sont possibles entre nos machines et nos cerveaux. Il semble déjà possible aujourd'hui qu'une personne présentant une lésion de la moelle épinière retrouve sa mobilité par la seule puissance de sa pensée. Des interfaces neuronales directes interprètent et digitalisent l'activité de milliers de neurones pour, par exemple, commander un bras artificiel ou la marche.

L'humain augmenté est donc une réalité. Augmentera-t-il encore jusqu'à la déraison? Notre cerveau enflera-t-il par le miracle de l'intelligence artificielle? Nos assistants numériques (un téléphone portable par exemple ou une prothèse auditive) ne nous diminuent-ils pas plus qu'ils ne nous augmentent dans la mesure où ils effectuent à notre place des tâches dont nous étions capables avant leur apparition? Elon Musk penche plutôt pour l'augmentation (de sa fortune?), qui a créé la société *Neuralink* dans l'idée de relier nos cerveaux à des ordinateurs.

Aujourd'hui, un drone tueur est capable d'éliminer une cible sans aval humain et demain les voitures à conduite automatisée choisiront à notre place qui doit mourir en cas d'accident inévitable, entre des piétons sur le trottoir et les occupants du véhicule. Est-ce bien cela que nous voulons? Va-t-on abandonner toutes responsabilités au profit de ces aides à la décision que sont nos machines pensantes? Sachant que notre volonté, nos capacités d'agir, notre libre arbitre et notre humeur sont tributaires de réactions biochimiques produisant des signaux électriques (20 Watts suffisent à faire tourner nos cerveaux) et qu'un bon antidépresseur peut nous rendre heureux, que reste-t-il de notre liberté dans un monde totalement déterminé?

Le dessinateur Zep, dans sa dernière BD «Ce que nous sommes» (Éditions Rue de Sèvres, Paris, 2022), s'inspire des recherches européennes (dont l'EPFL est partie prenante) autour de l'Human Brain Project visant à modéliser le fonctionnement du cerveau humain pour imaginer un personnage équipé d'une interface qui le

relie à son second cerveau, numérique celui-ci, hébergé dans un gigantesque data center. Dès lors, pourquoi ne pas imaginer pour l'humanité une forme d'immortalité ? Au moment de notre mort physique, les informations stockées dans notre cerveau biologique (souvenirs, expériences, sentiments, etc.) seraient transférées sur un serveur commun au genre humain qui deviendrait une sorte de mémoire universelle… Cela fait penser à certaines recherches récentes portant sur les mycéliums – la partie végétative des champignons formée de filaments souterrains ramifiés qui s'étendent partout dans la forêt – qui permettraient aux arbres de communiquer. Si les champignons constituaient le réseau neuronal du cerveau global d'une forêt vivante, quelle serait la musique produite par la pensée de ces végétaux ?

Les recherches que mènent les *Chemins de Traverse* et la *Cie des Mondes transversaux* semblent aller dans le sens de l'Histoire quand bien même elles ne sont pas dénuées de dangers. L'Art est trop important pour qu'on le trafique et qu'on le réduise à des algorithmes. Ceci dit, si les progrès de la technique permettent de matérialiser nos émotions et d'écrire la musique des sphères, alors pourquoi pas ? On attend de voir et d'entendre !

Le projet

Les Chemins de Traverse se sont fait une spécialité de la lutherie augmentée qui consiste à enrichir les possibilités sonores d'un instrument acoustique par des traitements informatiques en temps réel. Avec leurs *Partitions cérébrales*, ils explorent une nouvelle dimension de la relation homme-machine en pénétrant dans le cerveau d'un danseur. Pierre-Yves Diacon produit et influence le son – par l'intermédiaire de ses mouvements et de sa pensée – sur lequel il danse. Le projet vise à mettre au point des variantes d'interfaces technologiques prenant en compte différentes variables du corps du danseur et à les associer à un système de correspondance pour les traduire en univers sonores ou visuels. Plus simplement formulé, Diacon non seulement fabrique le son sur lequel il danse, mais il l'influence et le modifie constamment en temps réel à travers des boucles de rétroaction.

Un capteur d'ondes cérébrales et quelques accéléromètres équipent le danseur et transmettent ses mouvements et ses réactions mentales à un ordinateur. Ces données génèrent les sons sur lesquels il danse. Ces recherches entamées en 2021 vont se poursuivre jusqu'à analyser les ondes cérébrales produites par un auditeur écoutant de la musique afin d'utiliser les ondes alpha, beta, gamma, delta et thêta ainsi générées pour désaccorder un instrument de musique (ici un harpejji). Cette action produit un effet qui modifie l'état mental dudit auditeur, ce qui influence le son produit, et ainsi de suite… C'est fort intéressant, mais… « il faudra surtout simplifier un peu tout ça avant de porter ce projet à la scène », affirment nos artistes-sorciers.

La danse s'émancipe

Un compositeur qui écrit de la musique sur une feuille de papier ne fait pas autre chose que Pierre-Yves Diacon dont les sensations, impressions et mouvements sont matérialisés numériquement par des ondes sonores. La différence est que cela se fait instantanément sans le recours d'un interprète qui jouerait la partition écrite, mais néanmoins avec l'aide d'un médium technique qui joue le rôle d'intermédiaire. La pensée produit de la musique d'une manière ou d'une autre. Le processus de création devient plus intéressant avec l'apparition des boucles de rétroaction (dont profite peut-être aussi Mozart qui entend dans sa tête la musique qu'il écrit). Les recherches menées dans le laboratoire des Carrels paraissent nettement plus intéressantes quand elles permettent de renverser la hiérarchie entre la musique et la danse. Le danseur évolue sur une musique que son propre mouvement a produite et qui va à son tour influer sur les mouvements du chorégraphe. La danse s'émancipe et se libère ainsi de sa dépendance à la musique dont elle n'est plus simplement le faire-valoir.

Ondes cérébrales

L'activité cérébrale se traduit notamment par la production d'ondes électriques mesurées en fonction de leur fréquence et de la vitesse de leur impulsion ainsi que de leur voltage et de leur amplitude. Ces ondes sont détectables par électroencéphalogramme. La musique modifie les fréquences de ces ondes exprimées en cycles par seconde. Notre cerveau produit les ondes :

- gamma (30 à 100 Hz) qui sont liées à une forte activité mentale et à une grande lucidité caractérisant un fonctionnement optimal du cerveau. Ce sont les ondes de l'intuition, de l'apprentissage et de la créativité ;
- beta (12 à 30 Hz) qui sont associées aux états d'alerte et de concentration. Elles se manifestent lorsque notre attention est focalisée vers le monde extérieur et ce qui se passe autour de nous ;
- alpha (8 à 12 Hz) qui apparaissent pendant la relaxation ou la somnolence. Elles dénotent un fonctionnement ralenti du cerveau. Elle sont typiques d'un état de lucidité détendue. L'attention est plutôt tournée vers l'intérieur et l'introspection, souvent les yeux fermés ;
- thêta (4 à 8 Hz) qui sont émises par le cerveau lorsqu'on se trouve dans un état de méditation profonde, ou à différentes étapes du sommeil : juste avant de franchir le seuil du rêve, au réveil ou à l'instant où nous nous endormons. Elles apparaissent aussi durant les phases de sommeil dit paradoxal (*Rapid Eyes Movement*) ainsi que durant des phases d'hypnose.
- delta (0 à 4 Hz) qui sont liées au sommeil profond, inconscient, ainsi qu'à un lâcher prise total.

Radio de voisinages

Un îlot de découvertes culturelles

Texte Dominique Bosshard

Photos Sébastien Schertenleib

Lancée au début de l'an dernier, Radio Rocher a très vite étoffé ses contenus. Culturels et musicaux, ils reflètent les goûts de Nicolas Meyer, à l'origine de ce média neuchâtelois diffusé sur internet. Il nous en parle.

Si l'on devait cerner l'identité de Radio Rocher en trois mots? On pourrait dire: découverte, interview, musique, suggère Nicolas Meyer, à l'origine de ce média uniquement diffusé sur internet depuis le 1er mai 2021.

Cette radio qui, aujourd'hui, se définit comme une radio de voisinage(s), a connu ses premiers balbutiements peu avant le confinement, rue du Rocher à Neuchâtel, dans l'immeuble de Nicolas. «L'idée était de faire une radio musicale, qui ne diffuserait que des morceaux coups de cœur choisis entre voisins.» Sollicités par Nicolas, les locataires des huit appartements se montrent enthousiastes, ils alimentent une playlist proposée en service continu et notamment dégustée ensemble à l'heure de l'apéro.

Bruits de voisinage

Puis Nicolas redécouvre son petit équipement maison. Il l'exploite pour faire découvrir de la musique suisse à ses voisins, chose qui lui tient particulièrement à cœur. Il se prend au jeu, étoffe son matériel, se met à écrire des textes, à brosser des portraits d'artistes, à réaliser des interviews, à aller à la rencontre des gens, d'abord en duplex… «La radio est devenue un peu nomade», commente-t-il. «Dès le début, mon intérêt s'est porté au-delà du quartier et de la Ville de Neuchâtel. D'ailleurs, j'ai effectué mes premiers reportages dans le Jura. Je ne considère pas Radio Rocher comme une radio de quartier, mais comme la radio de tous les voisins.»

Après le confinement, les siens, de voisins, ont renoué avec la vie normale et avec leur lieu de travail, le temps a manqué pour rebooster une playlist qui s'est essoufflée. Mais Nicolas n'a pas baissé pas les bras. «On peut dire que pour mes 40 ans, je me suis offert une radio plutôt qu'une Porsche», plaisante-t-il. Il paie de sa personne, et de sa poche, pour continuer d'alimenter musicalement son média. Toujours en mode découverte, capable de s'intéresser au hip-hop suisse allemand autant qu'à la chanson italophone, il puise dans diverses bases de données, dont celle d'un site web de la RTS, entreprise où il officie comme caméraman.

«Je ne propose pas une radio de tubes ou de standards du rock, mais une programmation plutôt éclectique et actuelle. Musicalement, j'ai été éduqué à rechercher la nouveauté plutôt qu'à cultiver la nostalgie», souligne Nicolas, qui met ses trajets en train au service de cette activité chronophage.

Programmes et émissions

D'autres contenus culturels (arts scéniques, littérature, cinéma), d'autres émissions aux fréquences diverses gravitent autour de la playlist de Radio Rocher, aujourd'hui gérée par un serveur dédié aux petites infrastructures. Pianiste professionnelle et voisine de Nicolas, Sabine Pousset lui avait fait découvrir son énorme bagage classique et l'a connecté à diverses ambiances, latino, chanson française, world music… Sur Radio Rocher, cette musicienne propose *Échos*, une émission mensuelle qui s'imprègne d'une ville à travers le prisme de ses musiques. A l'enseigne de *Sauvage !* et d'*Accent Suisse présente*, Nicolas tente de maintenir le cap de la diffusion journalière avec des interviews découpées en cinq émissions. Il fournit, aussi, un agenda culturel axé sur le canton de Neuchâtel. «En outre, je reprends des contenus produits par d'autres et diffusés sur les plateformes habituelles de podcasts.» A l'image de *Having A Ball*, un échange entre Joseph Barnes et l'un de ses amis, pour parler du cancer sur un ton tout sauf morbide. Ou de *La Fée verte* de DJ Ijma, un Neuchâtelois qui offre à Radio Rocher les sets pop-rock balancés sur une radio enracinée dans l'Aveyron.

«Pour mes 40 ans, je me suis offert une radio plutôt qu'une Porsche!»

La radio, un média fédérateur

Il arrive que Nicolas Meyer goûte aux joies et à l'adrénaline du direct, en se greffant sur différents événements. Il est, ainsi, monté à Chaumont pour fêter le 1er Août 2021 en altitude. A deux reprises, il a marqué le passage à l'an nouveau. La nuit d'Halloween, il a gravi la roche de l'Ermitage à la lueur des flambeaux pour aller frissonner dans la grotte, avec l'association de quartier éponyme. Ou, encore, répondu à l'invitation de l'Association de la rue de la Côte et environs pour organiser la Fête des voisins, épaulé par DJ Nandoflex. «Ces démarches participent au rôle réunificateur de la radio, tel que je l'imagine et que je l'espère», commente-t-il.

A l'heure où les conditions d'écoute de la radio et de la musique ont profondément changé, Radio Rocher se profile comme un petit défi. «Il faut écouter les émissions quand elles sont diffusées, car je ne propose pas de podcasts.» Nicolas estime à une vingtaine le nombre d'auditeurs quotidiens, que la connexion soit temporaire ou durant toute la journée. Les compteurs ne s'affolent sans doute pas, mais des pics d'audience sont enregistrés lors de la diffusion de contenus originaux, à l'instar du festival *Tournez la Meule* 2021.

Pérenniser une lubie

Nicolas Meyer a-t-il envie de poursuivre l'aventure? Dans un tout proche avenir, il se rapprochera à nouveau de son quartier et de la région, avec une série d'émissions consacrées à des producteurs bio. «J'ai aussi envie de développer le direct, même si, dans toutes les émissions, je diffuse quasiment la totalité de ce qui est enregistré.»

Une autre envie encore tisse l'étoffe de ses rêves. Lors du confinement, il s'est montré sensible au fait que ses

amis artistes ne pouvaient plus se produire. «A ce moment-là, j'aurais aimé créer une scène alternative, virtuelle, avec ce moyen archaïque qu'est la radio. J'aurais adoré proposer des concerts en live plutôt qu'en streaming, ou développer des pièces radiophoniques. Mais j'ai été pris de court et cela ne s'est pas fait.» Encore très vif, cet intérêt pour les pièces radiophoniques pourrait se concrétiser avec la complicité du comédien Yannick Merlin, que cette expression artistique d'un autre temps titille beaucoup aussi.

Ondes expérimentales

Nicolas se plaît encore à imaginer une radio qui servirait de laboratoire, de lieu d'expérimentation où les gens présenteraient des projets qui ne pourraient pas être proposés à une radio «classique»

Attaché à se démarquer des nouvelles déferlant sur le fil de l'actualité, Nicolas tient, par ailleurs, à pérenniser ses longues interviews, à laisser du temps à ses interlocuteurs pour s'exprimer. D'un naturel assez timide, il avoue qu'il doit prendre son courage à deux mains pour solliciter les invités de ses émissions. Il s'étonne même du bon accueil qu'en général on lui réserve. «Les auditeurs ne se bousculent pas au portillon, mais, en revanche, les artistes montrent beaucoup d'intérêt pour Radio Rocher. Certains m'envoient même spontanément leur dossier de presse. C'est très gratifiant !»

Totalement en phase avec son projet, Nicolas n'affiche pas d'ambitions démesurées. Il estime qu'il est un peu utopique de vouloir faire entendre sa petite voix. Quoique… La déléguée culturelle de la Ville de Neuchâtel, Gaëlle Métrailler, ne l'a-t-elle pas invité à lui présenter sa petite radio et prêté une oreille très attentive ?

Écouter Radio Rocher: www.radio-rocher.ch
«Paseador» au Festival Tournez la Meule: inclu.re/tlm2021

Une complicité de longue date

Caméraman, photographe, fabricant d'images, Nicolas Meyer se profile comme un proche collaborateur des *Chemins de Traverse* depuis 2013. Ils partagent le goût de l'expérimentation, ils ont une même façon d'appréhender la création. Il était somme toute logique que cette complicité de longue date trouve un écho sur Radio Rocher. «Je les ai un peu utilisés comme cobayes pour tester de plus longues interviews, en duplex», s'amuse Nicolas. En plein semi-confinement, les musiciens ont, ainsi, pu présenter leur nouveau site internet dans l'émission *Newsic*, un site dont la ligne graphique doit quelque chose à… Nicolas Meyer.

Puis, en 2021, la pandémie a une nouvelle fois mis des bâtons dans les roues de *Tournez la Meule*, un festival dans lequel Nicolas et son frère Frédéric sont très impliqués. Plutôt qu'un nouveau report, les organisateurs ont décidé d'en réduire la voilure. Condensé en une seule journée, le festival s'est réfugié dans le foyer de la Poudrière, à Neuchâtel, où de petites formations se sont succédé en direct au micro de Radio Rocher. Approchés par Frédéric, *Les Chemins de Traverse* ont dépêché sur place Matthieu Amiguet et Carole Battais, qui ont adapté leur projet *Paseador* pour l'occasion. Afin de répondre aux critères de ce festival axé sur l'art vocal, trois chanteuses de la région, Sophie Noir, Pauline Maurer et Nathalie Paupe, ont joint leurs voix aux instruments incongrus des musiciens. Un projet unique et inédit pour *Les Chemins de Traverse*.

Pourrait-on, en 2022, assister à des retrouvailles entre *Les Chemins de Traverse* et Radio Rocher? «Pas dans l'immédiat», répond Nicolas Meyer. «Mais nous avons, eux et moi, découvert certaines choses. Au début, ils étaient réticents à l'idée de se couler dans le moule de la diffusion sur internet pour remplacer des événements qu'ils avaient prévus. Mais je pense que ces échanges d'un autre genre, qui leur permettraient de toucher un autre auditoire, les ont quand même titillés. Je pourrais, par ailleurs, venir me greffer comme diffuseur alternatif sur certains de leurs projets.»

Brèves 2021

ANNULATIONS

Après les 24 annulations de 2020, seulement 4 annulations de 2021 paraissent bien positives. Qu'on ne s'y trompe pas, s'il y a eu moins d'annulations, il y a aussi eu… moins d'événements à annuler ! Côté organisateurs, c'est la re-reprogrammation des événements annulés en 2020 et la frilosité à organiser un événement qui sera peut-être annulé qui a pris le dessus. Côté public, nous avons rencontré beaucoup de peur de retourner dans des lieux clos ou de côtoyer des inconnus le temps d'un stage ou d'un concert.

AUTARCIE CRÉATIVE

Un nouveau lieu de résidence artistique a été exploré par *Les Chemins de Traverse* en 2021 : la Datcha à Ste-Croix. Appelé à se développer, ce lieu a été occupé pendant plus d'un mois en 2021 autour des projets relatés dans ce *Rapport*. À suivre !

« EN SUISSE » EN SLOVAQUIE

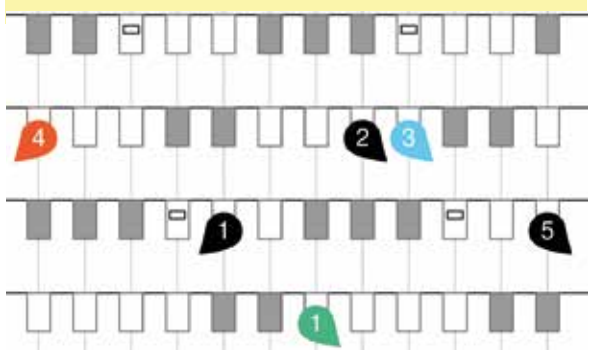
Le diaporama « En Suisse » de l'agence photographique *Interfoto* mis en musique par Matthieu Amiguet a été exposé lors de la *Bienále Zámky* à Nové Zámky en Slovaquie. Dix-huit artistes ont exposé leurs œuvres « numériques » à l'initiative de l'association Newcastles of the world (Neuchâtels du monde).

inclu.re/Zamky

DE NEUCHÂTEL CH AU MARYLAND USA

Pour faire les articles consacrés au harpejji sur le site de Matthieu Amiguet, il était nécessaire de pouvoir noter graphiquement des doigtés. Nicolas Laoun, étudiant à la Haute-École Arc, a, sous la conduite de David Grünenwald et Matthieu Amiguet, programmé un éditeur de tablatures dans le cadre de son travail de Bachelor. Publié sur *github* en accès libre, cette collaboration a également abouti dans une version quelque peu modifiée sur le site du créateur de l'harpejji, *Marcodi*, avec siège aux USA.

inclu.re/htusa



« SANS TECHNIQUE, LE TALENT N'EST RIEN QU'UNE SALE MANIE » (GEORGES BRASSENS)

Donnant suite aux trois articles sur la technique de l'harpejji publiés en 2020, Matthieu Amiguet en a écrit un nouveau sur l'indépendance des mains, moult exercices à l'appui. Est-il en train de rejoindre Czerny, Moyse ou Ševčík comme références historique de technique instrumentale ? Certains le pensent, puisqu'il a été décrit comme une « légende de l'harpejji » sur les réseaux sociaux.

inclu.re/hhi2021

EN JETER PLEIN LES YEUX DU PÈRE NOËL

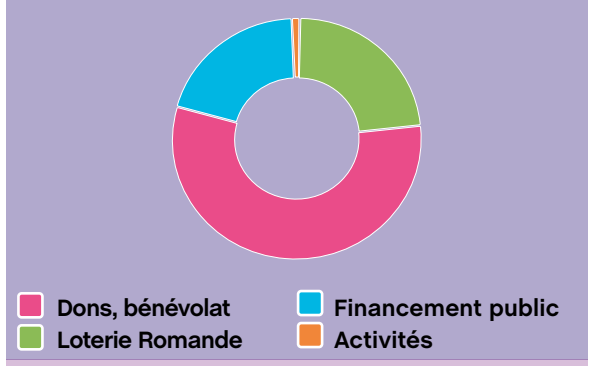
Lors d'un furtif passage du Père Noël dans le jardin de l'école Sorimont de Peseux, on a pu entendre des chants de Noël de 65 enfants accompagnés au harpejji par Matthieu Amiguet. Même le Père Noël, qui pourtant voyage beaucoup et rencontre beaucoup de musiciens, n'avait jamais vu cet instrument !

www.sorimont.ch

MONEY FOR SOMETHING

Le financement 2021 des *Chemins de Traverse* a une nouvelle fois été majoritairement apporté par des dons privés et du bénévolat (plus de 56%). 23% ont été apportés par la Loterie Romande, près de 20% par du financement public et… moins de 1% par les revenus liés à l'activité (billetterie, engagements, merchandising). Ce dernier chiffre est bien sûr plus bas que les années « normales », le nombre d'interactions publiques étant drastiquement diminué.

inclu.re/soutien



REVUE DE PRESSE

En 2021, *Les Chemins de Traverse* sont apparus dans Arcinfo, N+, Keystone ATS, RTS, et bien sûr Radio Rocher. Grande surprise : le logo *20 ans* est apparu dans l'émission *52 minutes* de la RTS !

inclu.re/presse2021

Une Passion à Paris

Texte Barbara Minder

Illustrations Nicolas Meyer

vidéomachin avec Christian à Paris Myriam Mahnane a proposé de faire une St-Jean sans chef filmée pour Les Cantates quelle bonne idée oui mais c'est dans 2 semaines et je n'ai pas encore de cadreur demande à Nicolas je dois trouver des caméras demande à Nicolas tu crois oui tu veux que je l'appelle vas-y et je crois que vous avez besoin d'une assistante oui plus on est de monde youpie j'appelle Nicolas mais j'y connais rien à cette musique t'en fait pas je t'expliquerai la passion dans le train ok alors épluchage des règles d'entrée en France et de retour en Suisse Nicolas m'explique comment prendre RV pour un test PCR on se retrouve au labo tests négatifs nous l'aventure dans nos bagages laissez-passer d'un producteur dans le train on signe sur l'honneur notre entrée en France on passe par Bâle frontière trains frontale et glauque qu'à Genève changement à Mulhouse ça me rappelle la descente de la Moselle à tandem il y a très longtemps très peu de monde dans le train on met en page des brèves du rapport#7 Christian nous queille à la gare beaucoup de boîtes d'instruments des caméras quelques ordinateurs dans le TGV on passe vers la Bastille accueillis par de magnifiques sons répétition chanteurs et de Lyon même pas un câlin putain de masque en plein air à pied jusqu'au Temple vers la répétition à l'appartement Christian nous orchestre en rond en bas continuo sur la galerie Christian nous avait averti ça va être chaud pour les images après la répétition Christian nous décrit son projet de captation. Il est à Radio France pour l'Histoire du Soldat pendant que nous répéterons le lendemain alors on décortique l'œuvre tableur Nicolas fait des jeux de mots sur le texte silence sur tue St-Antoine en couvre-feu on bosse jusque dans la nuit mercredi répétition arrivée du preneur de son monstre trépied véritable obélisque à micro au milieu du cercle des musiciens il n'y connaît rien à la vidéo négociation pour diminuer ça je tente le gant de velours un peu plus de fermeté germanique sans succès Itay reprend nacha une matinée d'obstination accompagnée de très belle musique je navigue dans le temple à la recherche des vues complémentaires à celle de Nicolas le tableur se remplit Christian arrive en quelques secondes il obtient un bout de ce que nous avons essayé de négocier ça aide d'être un mec mûr moi ça m'a rendu mûre alors pour me calmer je regarde Freddy au violon oui au violon et la fusion qu'il a avec Odile je contemple les mains virtuoses j'admire le déhanché rock de Bertrand dans le premier chœur suis émerveillée par Myriam qui met le cadre à tout ça quelle femme j'observe les traverses pour ramener leur savoir-faire plus tard dans mon atelier je déguste la gambe les voix le luth je sens cette ferveur et à la pause je réalise la chance que j'ai eue même si je n'ai que très peu joué ces 12 derniers mois j'ai joué plusieurs ici n'ont pas rejoué depuis le cataclysme ça se ressent dans leur phrase leurs coups d'archet leur souffle ça sent dans leurs yeux dans la peau d'Isabelle caresse qui ne sera là qu'à la captation le parquet grince eux aussi chlient ce qu'ils ont amassé ces derniers mois c'est fort mais c'est bienfaisant de jeudi grand jour achat de masques noirs rencontre avec Isabelle qui ne sait rien du déroulé je vais l'accompagner comme un chien d'aveugle ordi à la main lui insuffler les intentions le tableur se remplit encore avec ses mots je ne suis pas du métier on nous dit que c'est l'heure et que tout est prêt pas complètement sûre pour ma part Isabelle et moi n'avons que pu survoler la moitié du script alors à quelques secondes du top Jésus vient me gronder et me dire que je dois faire moins de bruit que la veille avec le parquet Jésus a failli mourir une fois de plus à ce moment-là plus tard j'ai compris que j'avais été son paratonnerre à stress mons souffle coupé se calme heureusement dans le premier chœur et là ça se passe et c'est incroyable c'est magique la baraque tient Bach est Bach en parallèle de cette musique solide j'adapte encore en cours de route mon tableur et apprend que comme une majorité de techniciens Isabelle est sourde d'une oreille le jongle donc entre le moniteur de la caméra à sa gauche et son oreille droite nous finirons par trouver un langage commun entre geste physique et annotations en couleur dans le tableur je m'invente cablewoman plus de 2h pas plus tard on peut lâcher c'est dans la boîte non en fait pas complètement après un repas organisé par Christian notre discrète mais efficace mère à tous on reprend des extraits faites ou impréciser du matin le choix est fait en fonction du son l'image n'a qu'à se caler plusieurs de cette bande de gens d'oreilles réussissent à faire ces reprises qui avec une autre écharpe qui avec une autre coiffure qui même avec d'autres habits Nicolas aura le montage difficile dans la précipitation des prises finales Christian tombe dans les escaliers ça semble aller cette fois-ci c'est dans la boîte démontage pendant que les autres boivent des bières sur le toit du temple Nicolas va lancer les copies et synchronisations des images Christian et moi traversons Paris pour rendre le matériel loué une étagère d'armes factices on panse les blessures de la chute retour au temple plus de bières pour les techniciens vite en acheter avant le couvre-feu je cueille des pousses d'orties dans les pots sur la terrasse du temple que Christian cuisine au retour à l'appartement Nicolas monte ce qu'il peut scotché à son ordi attendant l'arrivée du mix jusque tard dans la nuit vendredi je traverse Paris à pied jusqu'à Denis la ville sonnée par les nouvelles mesures covid l'immense grue sur Notre-Dame à rue Mouffetard avec seulement 40 personnes sur toute sa longueur arrivée trop tôt je mets le temps annoncé par mon GPS et non les 1.5 fois habituels si peu de circulation Denis dans sa bulle sanitaire ouverte exceptionnellement pour moi parc Montsouris rapporté le téléphone de Myriam oublié retrouvé Nicolas ne parlant plus que par citations d'évangélistes dans tous ses états mix pourri inmontable en images conciliabules entre Myriam et Christian sushis avec Xavière l'ambiance n'est pas à la fête samedi retour en Suisse Nicolas s'attache les cheveux au montage je guide avec la partition Colmar et Freddy les notaires à Bâle Nicolas monte toujours dimanche Nicolas monte lundi regard critique depuis l'atelier Nicolas corrige le soir c'est en ligne c'était chaud Nicolas a fait des merveilles vraiment aventure extraordinaire tant appris pu utiliser des compétences amassées au fil des ans la pandémie n'est pas que de la merde

Voir la vidéo : inclu.re/PassionParis

2022 – Souplesse !

On ne change pas une équipe qui gagne ! Le procédé créatif des *Chemins de Traverse* sera donc assez proche de celui de 2021, avec quelques légères adaptations.

L'année sera jalonnée d'un certain nombre d'événements, notamment :

Concerts
Performances
Coulisses
Stages, cours, ateliers
Résidences
Rencontres
Sorties de chantiers
Œuvres témoin
Publications

La programmation se fera entre trois et quatre semaines à l'avance, parfois moins, parfois plus, toujours en fonction de la situation politico-sanitaire et de ses conséquences. **Souplesse !**

Lire ce *Rapport* en ligne : inclu.re/rapport2021

Ont tracé les Chemins de Traverse en 2021

Agence Interfoto, Alexandra Marcos, Arnaud Parel, Barbara Minder, Brigitte Faivre, Carole Battais, Cédric Liardet, Christian Leblé, Claire-Lise Matthey, David Légeret, Elisa Matthey, Emilie Droz-dit-Busset, Émilie Schneebeli, Florian Serex, Freddy Eichelberger, Grégoire Fillion, Iris Minder, Jean-François Reymond, Jordan Crudo, Lilas Eekman, Lucie Battais, Lucienne Girardier Serex, Ludivine Ferreira Broquet, Marianne Amiguet, Marianne Minder, Matthieu Amiguet, Michel Aragno, Nathalie Paupe, Nicolas Heiniger, Nicolas Laoun, Nicolas Meyer, Patrice Neuenschwander, Olivier Amiguet, Olivier Bélanger, Patricia Soerensen, Pauline Maurer, Pierre-Yves Diacon, Richard de Sorimont, Simon Bolliger, Sophie Noir, Tim Gäumann, Victoria Wuthrich, Zoé Schertenleib

Ont partagé les Chemins de Traverse en 2021

8prod (NE/CH), Atelier des Carrels (NE/CH), Biennale Nové Zámky (SK), La Côte Flûte Festival (VD/CH), Festival Tournez la Meule (NE/CH), Haute-École Arc (NE/CH), KVO (NE/CH), La Datcha (VD/CH), Les Lundis des Mots Neuchâtel (NE/CH), Les Mondes Transversaux (NE/CH), Le ZartiCirque (VD/CH), Newcastles of the World, Notte Reccords (NE/CH), Orchestre Les Flûtes d'Azur (F), Orchestre Post Tenebras Flûtes (GE/CH), Printemps de la poésie (CH), Radio Rocher (NE/CH), Sorimont (NE/CH)

Ça vous plaît ? Alors venez à nos événements, suivez la Scène de création continue et…

aidez-nous à réaliser ceci par vos dons !

PayPal — paypal.me/LesCheminsdeTraverse

IBAN — CH07 0900 0000 1714 5537 7

Ville de Neuchâtel — ne.ch République et canton de Neuchâtel — Loterie Romande

Le Rapport#8
Les activités des Chemins de Traverse en 2021
Ont contribué à cette édition :
Textes et images : Matthieu Amiguet, Michel Aragno, Simon Bolliger, Dominique Bosshard, Barbara Chopard, Jean-Baptiste Delaborde, Diderot & d'Alembert, Pierre-Yves Diacon, Émilie Droz-dit-Busset, Freddy Eichelberger, Lucienne Girardier Serex, Ana Göldin, Agence Interfoto, Christian Jelk, Christian Leblé, Élisa Matthey, Nicolas Meyer, Barbara Minder, Iris Minder, Patrice Neuenschwander, Jean-François Reymond, Sébastien Schertenleib
Correcteur : David Légeret
Mise en page : Nicolas Meyer
Tirage : 2800 exemplaires

Contact :
Les Chemins de Traverse
Chemin des Carrels 11c
2034 Neuchâtel Peseux / CH
+41 76 302 36 49
contact@lescheminsdetraverse.net